ENSEIGNEMENTS PONTIFICAUX
SUR
LE MARIAGE

DE SA SAINTETÉ PIE XII

I

Aux Jeunes Epoux

– 1939 - 1943 –

– Fascicule *pour l'Année 1940* –

"*l'amour de Dieu ne renie ni ne détruit la nature,*
mais il la perfectionne et il l'élève à un plan supérieur
où la charité du Christ et les battements du cœur humain se rencontrent,
où la charité sanctifie les battements de notre cœur, où ils s'unissent et s'embrassent."
le 25 mars 1942

"*La vie de communauté conjugale est une institution divine dont les racines*
plongent dans la nature humaine"
le 29 avril 1942

Compilation par Salettensis
sur les Documents Pontificaux de Sa Sainteté PIE XII, 1939 – 1958
publiés sous la direction de Mgr SIMON DELACROIX
Éditions Saint Augustin, Saint Maurice, Suisse – 20 Volumes
ΦΧΦΠ

TABLE DES MATIÈRES

Discours aux Jeunes Epoux et à des Religieuses Educatrices
Au pied du berceau du divin roi – 3 janvier 1940 –....3
Discours aux Jeunes Epoux
Épiphanie et Mariage : les trois offrandes des Mages symbolisent les biens du mariage – 10 janvier 1940 –....4
Discours aux Jeunes Epoux
Chaire de Saint Pierre – 17 janvier 1940 – 6
Discours aux Jeunes Epoux
Précieuses leçons de la conversion de saint Paul – 24 janvier 1940 – 8
Discours aux Jeunes Epoux et aux Filles de Marie de la Paroisse de Santa Maria in Aquiro
L'éducation que reçut don Bosco – 31 janvier 1940 – 11
Discours aux Jeunes Epoux
Votre vie personnelle et familiale peut devenir une prière incessante – 27 mars 1940 – 13
Discours aux Jeunes Epoux
L'harmonie de trois notes accorde l'âme avec Dieu lui-même : la foi, l'espérance, la charité – 3 avril 1940 – 16
Discours aux Jeunes Epoux et à un Pelerinage de Pèrouse
L'admirable exemple de Saint Joseph – 10 avril 1940....18
Discours aux Jeunes Epoux et aux Petits Chanteurs à la Croix de Bois
L'archange saint Michel – 8 mai 1940 – 20
Discours aux Jeunes Epoux
Les audiences quotidiennes de Dieu – 17 avril 1940 – 22
Discours aux Jeunes Epoux
Le Sacré-Cœur doit régner dans la famille – 5 juin 1940 –....24
Discours aux Jeunes Epoux
Le Sacré-Cœur veut des familles – 19 juin 1940 –....26
Discours aux Jeunes Epoux
La consécration au Sacré-Cœur établira la paix – 26 juin 1940 – 28
Discours aux Jeunes Epoux
Le prix infini du Sang de Jésus – 3 juillet 1940 – 30
Discours aux Jeunes Epoux
Le Très Précieux Sang et le pardon – 10 juillet 1940 – 33
Discours aux Jeunes Epoux
Le soucis des plus faibles d'après saints Camille de Lellis, Vincent de Paul et Jérôme Emilie – 17 juillet 1940 – 35
Discours aux Jeunes Epoux
L'exemple de saint Jacques le Majeur – 24 juillet 1940 –....37
Discours aux Jeunes Epoux
La lecture – 31 juillet 1940 –....39
Discours aux Jeunes Epoux
Les mauvaises lectures – 7 août 1940 –....42
Discours pour l'inauguration de la Nouvelle Année Judiciaire de la Sacree Rote Romaine
– 1er octobre 1940 – 45
Discours aux Jeunes Epoux
La rosaire et la Famille – 16 octobre 1940 –....47
Discours aux Jeunes Epoux
Merveille surnaturelle de l'amour humain et du mariage chrétien – 23 octobre 1940 –....50
Discours aux Jeunes Epoux
La famille et les trois Eglises – 6 novembre 1940 – 52

Édition numérique par Salettensis
disponible sur http://www.scribd.com/doc/52573304/pie-xii-enseignement-sur-le-mariage-1940
D'après la mise en ligne par http://www.clerus.org/

1939	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hi.htm	1949	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h5.htm
1940	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hw.htm	1950	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/id.htm
1941	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hx.htm	1951	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ie.htm
1942	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hy.htm	1952	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/if.htm
1943	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hz.htm	1953	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ig.htm
1944	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h0.htm	1954	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ih.htm
1945	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h1.htm	1955	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ii.htm
1946	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h2.htm	1956	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ij.htm
1947	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h3.htm	1957	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/il.htm
1948	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h4.htm	1958	http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/im.htm

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX ET À DES RELIGIEUSES EDUCATRICES

au pied du berceau du divin roi

– 3 janvier 1940 –

Si, au milieu même des tristesses présentes, un groupe d'êtres peut regarder l'avenir avec sérénité, c'est bien vous, semble-t-il, qui venez de vous unir par les liens du mariage chrétien et qui avec l'aide de Dieu êtes résolus à en accomplir loyalement tous les devoirs. Vous avez réalisé, ces jours derniers, un de vos rêves les plus doux. Vous formez encore un vœu pour l'année qui vient de commencer : que votre union, déjà invisiblement bénie par Dieu dans le sacrement, reçoive la bénédiction visible de la fécondité.

Or en ce temps de Noël l'Eglise propose à votre considération une femme et un homme inclinés avec tendresse sur un nouveau-né. Méditez le mystère de Noël, considérez l'attitude de Marie et de Joseph ; cherchez surtout à pénétrer dans leur cœur et à faire vôtres leurs sentiments. Alors, malgré la différence infinie qui sépare la nativité de Jésus, Verbe incarné, Fils de la Vierge très pure, et la naissance humaine du petit être auquel vous donnerez la vie, vous pourrez avec confiance prendre pour modèles ces époux achevés que sont Marie et Joseph.

Regardez la grotte de Bethléem ; est-ce une demeure qui convienne même à de modestes artisans ? Pourquoi ces animaux, ces besaces, cette pauvreté absolue ? Est-ce là ce que Marie et Joseph avaient rêvé dans la douce intimité de Nazareth, pour la naissance de l'Enfant Jésus ? Depuis quelques mois déjà peut-être, Joseph avait fait un berceau avec des pièces de bois qu'il avait sciées et rabotées lui-même ; il l'avait couronné d'une voûte tressée d'osiers. Marie, nous pouvons le croire, initiée, dès son enfance au temple, à tous les travaux féminins, avait comme toute épouse qui va devenir mère, coupé, ourlé et garni de gracieuses broderies la layette du Désiré des nations.

Mais ils ne se trouvent maintenant ni dans leur maisonnette, ni chez des amis, ni même dans une hôtellerie ; ils sont dans une étable. Pour obéir à l'édit d'Auguste, ils avaient fait en plein hiver, et sans ignorer que l'enfant si désiré allait venir au monde, un pénible voyage. Mais ils savaient aussi que cet enfant, fruit virginal de l'opération du Saint-Esprit, appartenait à Dieu plus qu'à eux-mêmes. Jésus devait, douze ans plus tard, le leur rappeler : les intérêts du Père céleste, souverain Seigneur des hommes et des choses, viennent avant les projets d'amour, si ardents et si purs soient-ils de Marie et de Joseph. Voilà pourquoi, cette nuit, ils adorent à genoux, dans une grotte misérable et humide, le divin nouveau-né ; il est couché dans une crèche austère, *positum in praesepio*, au lieu de reposer dans un gracieux berceau, enveloppé de rudes linges, *pannis involutum*, au lieu d'être emmailloté dans des langes fins.

Vous aussi, chers jeunes époux, vous avez fait, vous faites et vous ferez de doux rêves pour l'avenir de vos enfants. Bien tristes seraient les parents qui n'en feraient pas ! Mais veillez que vos rêves ne soient pas exclusivement terrestres et humains. Devant le Roi des cieux, qui tremblait sur la paille et qui n'avait encore, pareil à tout homme qui vient en ce monde, de langage que les pleurs : *et primam vocem similem omnibus emisi plorans*, « *c'est avec des pleurs que j'ai fait entendre mes premiers sons* » (Sg 7, 3), Marie et Joseph virent, dans une lumière intérieure qui éclairait l'aspect même des réalités matérielles, que l'enfant le plus béni de Dieu n'est pas nécessairement celui qui naît dans les richesses et le bien-être ; ils comprirent que les pensées des hommes ne sont pas toujours conformes à celles de Dieu ; ils sentirent profondément que tout ce qui arrive ici-bas, hier, aujourd'hui, demain, n'est pas l'effet du hasard, d'une bonne ou mauvaise fortune, mais le résultat d'une longue et mystérieuse chaîne d'événements, disposés ou permis par la Providence du Père céleste.

Chers jeunes époux, tirez profit de ces divines leçons. Agenouillés, comme autrefois dans la candeur de votre enfance, devant le berceau de l'Enfant Jésus, priez-le de susciter en vous les grandes pensées surnaturelles qui remplissaient le cœur de son Père nourricier et de sa Mère virginale à Bethléem. Dans les chers petits qui, Nous l'espérons, viendront égayer votre jeune foyer, avant de devenir un jour votre fierté et plus tard le soutien de votre vieillesse, ne considérez pas seulement les membres délicats, le gracieux sourire, les yeux où se refléteront les traits de votre visage, et jusqu'aux sentiments de votre cœur : considérez surtout et avant tout l'âme que Dieu a créée et que la divine Bonté vous a confiée en dépôt précieux. Par l'éducation de vos enfants à une vie chrétienne profonde et courageuse, vous leur donnerez, à eux et à vous-mêmes, la meilleure garantie de vivre heureux en ce monde et de vous retrouver ensemble dans le bonheur de l'autre.

Épiphanie et Mariage
les trois offrandes des Mages symbolisent les biens du mariage

– 10 janvier 1940 –

Recevant plusieurs centaines de jeunes couples, le Saint-Père, prenant pour comparaison la fête de l'Epiphanie, leur rappelle le triple don que doivent à Dieu les nouvelles familles.

L'Eglise, durant la solennelle octave de l'Epiphanie, répète dans sa liturgie les paroles des Mages : « *Nous avons vu en Orient l'étoile du Seigneur et nous sommes venus avec des dons pour l'adorer* » (cf. Matth. Mt 2, 11). Vous aussi, chers nouveaux mariés, lorsqu'au pied de l'autel vous échangiez devant Dieu vos promesses, vous avez vu un firmament plein d'étoiles illuminer votre avenir de radieuses espérances, et vous venez ici, riches de présents, honorer Dieu et recevoir la bénédiction de son Vicaire ici-bas.

Quels sont les présents que vous apportez ? Nous savons bien que votre équipage ne présente pas le luxe que la tradition et l'art des siècles attribuent aux Rois Mages : suite de serviteurs, animaux somptueusement harnachés, tapis, essences rares, et, comme pour l'Enfant Jésus, l'or, probablement celui d'Ophir qu'appréciait déjà Salomon (III Rois, 9, 28), l'encens et la myrrhe, tous dons reçus de Dieu, puisque tout ce qu'une créature peut offrir est un don du Créateur. Pour vous, vous avez reçu de Dieu dans le mariage trois biens précieux qu'énumère saint Augustin : la fidélité conjugale – *fides*, la grâce sacramentelle – *sacramentum*, les enfants – *proles*: trois biens qu'à votre tour vous devez offrir à Dieu, trois dons que symbolisent les offrandes des Mages.

L'or des époux : la fidélité

La fidélité conjugale est votre or, ou plutôt un trésor meilleur que l'or du monde entier. Le sacrement du mariage vous donne les moyens de posséder et d'accroître ce trésor ; offrez-le à Dieu, pour qu'il vous aide à le mieux conserver. L'or, par sa beauté, par sa splendeur, par son inaltérabilité, est le plus précieux des métaux ; sa valeur sert de base et de mesure pour les autres richesses. Ainsi la fidélité conjugale est la base et la mesure de tout le bonheur du foyer domestique. Dans le temple de Salomon, pour éviter l'altération des métaux non moins que pour embellir tout l'édifice, il n'y avait aucune partie qui ne fût revêtue d'or. Ainsi en va-t-il de la fidélité : pour assurer la solidité et la splendeur de l'union conjugale, elle doit comme la recouvrir et l'envelopper tout entière. L'or, pour conserver sa beauté et sa splendeur, doit être pur. De même la fidélité entre époux doit être entière et sans tache ; si elle commence à s'altérer, c'en est fait de la confiance, de la paix et du bonheur de la famille.

Digne de pitié — gémissait le prophète (Lm 4, 1) — est l'or qui s'est terni et qui a perdu sa resplendissante couleur ; mais plus pitoyables encore sont les époux dont la fidélité se corrompt. Leur or, dirons-nous avec Ezechiel (Ez 7, 19), se change en ordure ; tout le trésor de leur belle concorde se décompose en un désolant mélange de soupçons, de méfiance et de reproches, qui aboutissent souvent à des maux irréparables. Voilà pourquoi votre première offrande au divin Nouveau-né doit être la résolution d'une constante et vigilante fidélité à vos engagements conjugaux.

L'encens des époux : la grâce sacramentelle

Les Mages apportèrent à Jésus l'encens parfumé. Par l'or ils avaient en lui honoré le Roi ; par l'encens ils rendaient hommage à sa divinité. Vous aussi, époux chrétiens, vous avez dans le sacrement de mariage à présenter à Dieu une offrande riche d'un suave parfum. Ce parfum, qui répandra dans toute votre vie une délicieuse odeur et qui fera de vos tâches journalières mêmes les plus humbles autant d'actes capables de vous procurer au ciel la vision intuitive de Dieu, cet encens invisible mais réel, c'est la vie surnaturelle de la grâce. Cette grâce, conférée par le baptême, renouvelée par la pénitence, nourrie par

l'Eucharistie, vous est donnée à un titre spécial par le sacrement de mariage, où vous recevez de nouveaux secours qui correspondent à de nouveaux devoirs. Vous devenez par là plus riches encore que les Mages. L'état de grâce est plus qu'un parfum suave, intime et pénétrant, qui donne à votre vie naturelle un arôme céleste ; c'est une véritable élévation de vos âmes à l'ordre surnaturel qui vous rend participants de la nature de Dieu (II Pierre, 1, 4). Avec quels soins ne devez-vous donc pas conserver et accroître pareil trésor ! En l'offrant à Dieu vous ne le perdez pas ; vous le confiez au gardien le plus vigilant.

La myrrhe des époux : les enfants

Les Mages enfin, désireux d'honorer en Jésus non seulement le Roi et le Dieu, mais aussi l'homme lui présentèrent le don de la myrrhe. C'est une espèce de gomme-résine, dont les Anciens, spécialement les Egyptiens, se servaient pour conserver les restes de ceux qu'ils avaient aimés. Vous êtes peut-être surpris que Nous voyions dans cet arôme le symbole de votre troisième offrande, du troisième bien du mariage chrétien, qui est le devoir et l'honneur de mettre au monde des enfants. Mais remarquez qu'en toute nouvelle génération se continue et se prolonge la lignée des aïeux. Les enfants sont l'image vivante et comme la résurrection des aïeux qui, par la génération d'aujourd'hui, tendent la main à la génération suivante. En vos enfants, vous verrez revivre et agir, souvent avec les mêmes traits du visage et de la physionomie morale, et spécialement avec leurs traditions de foi, d'honneur et de vertu, la double série de vos ancêtres. C'est en ce sens que la myrrhe conserve, perpétue, renouvelle incessamment la vie d'une famille, arbre au tronc robuste et au feuillage luxuriant dont chaque génération forme une branche. Assurer la continuité de sa croissance est un insigne honneur, et les familles les plus nobles et les plus illustres sont celles dont l'arbre généalogique plonge le plus profondément ses racines dans la terre des aïeux.

Ce devoir, il est vrai, rencontre souvent plus d'obstacles que les deux précédents. La myrrhe, substance conservatrice et préservatrice, est de saveur amère, les naturalistes l'enseignent dès Pline et le nom lui-même l'insinue. Mais cette amertume ne fait qu'en augmenter la vertu bienfaisante. L'Ancien Testament nous la montre employée comme parfum (Ct 3, 6) ; ses fleurs sont un symbole d'amour pur et ardent (Ct 1, 12). On lit dans les saints Evangiles que les soldats offrirent à boire au divin Crucifié du vin mêlé de myrrhe (Mc 15, 23), breuvage qu'on donnait aux suppliciés afin d'atténuer quelque peu leurs douleurs. Autant de symboles que Nous livrons à votre méditation.

Pour ne Nous arrêter qu'à un seul, les indéniables difficultés que procure une belle couronne d'enfants, surtout en nos temps de vie chère et dans les familles peu aisées, exigent du courage, des sacrifices, parfois même de l'héroïsme. Mais pareille à l'amertume salutaire de la myrrhe, l'amertume temporaire des devoirs conjugaux avant tout préserve les époux d'une source funeste de ruines pour les familles et les nations : elle les préserve de fautes graves. En outre, ces difficultés mêmes, courageusement affrontées, leur assurent la conservation de la grâce sacramentelle et une abondance de secours divins. Elles éloignent enfin du foyer domestique les éléments qui l'empoisonnent et le désagrègent, tels que l'égoïsme, la constante recherche de ses aises, l'éducation fausse et viciée d'une progéniture volontairement restreinte. Que d'exemples autour de vous vous montreront qu'il y a dans les efforts accomplis par les parents pour entretenir une descendance saine et nombreuse, éclose au foyer sous le regard de Dieu, une source même naturelle de joie et de mutuel encouragement.

Voilà, chers jeunes mariés, les trésors que vous avez reçus de Dieu et qu'en cette semaine de l'Epiphanie vous pouvez vous-mêmes offrir au céleste Enfant de la crèche avec la promesse de remplir courageusement les devoirs du mariage.

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

Chaire de Saint Pierre

– 17 janvier 1940 –

A l'occasion de la fête de la Chaire de saint Pierre, le Souverain Pontife rappelle aux jeunes époux la présence toujours réelle de saint Pierre et les exhorte à la fidélité et la fermeté dans la foi.

Rome connaît l'antique et pieuse coutume (dont d'augustes personnages ont eux-mêmes donné plus d'une fois l'exemple) que les nouveaux mariés fassent une visite à la patriarcale basilique du Vatican, pour y redire leur Credo catholique et y implorer la persévérance dans la foi. Vous-mêmes, chers fils et filles, vous voilà par une circonstance particulièrement heureuse, venus ici à la veille même du jour où l'Eglise célèbre la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome.

Vous irez donc, si vous ne l'avez déjà fait, ou vous retournerez avec une ferveur accrue, vous prosterner et prier dans le plus grand temple de la chrétienté, non seulement sur le tombeau du Prince des apôtres, mais aussi au fond de l'abside, devant la grandiose custode de bronze où le génie du Bernin a renfermé la chaire que la la tradition attribue à saint Pierre.

La chaire est un siège, plus ou moins élevé, plus ou moins solennel, où enseigne le maître. Regardez la chaire d'où le premier pape adressait la parole aux premiers chrétiens, comme Nous-même en ce moment. C'est là qu'il les excitait à la vigilance contre le diable qui, tel un lion rugissant, rôde autour de Nous et cherche qui dévorer (I P 5, 8-9) ; c'est là qu'il les exhortait à la fermeté dans la foi, pour ne pas être entraînés par les erreurs des faux prophètes (II P 2, 1 ; II P 3, 17). Cet enseignement de Pierre continue dans ses successeurs, et il continuera, immuable, à travers les temps, parce que telle est la mission que le Christ lui-même a donnée au chef de l'Eglise.

Pour relever le caractère universel et indéfectible de cet enseignement, le siège de la primauté spirituelle a été, après une providentielle préparation, fixé dans la ville de Rome. Dieu, selon la remarque de Notre grand prédécesseur Léon Ier, amena par sa Providence les peuples à se réunir en un seul empire, dont Rome était la capitale, afin que d'elle la lumière de la vérité, révélée pour le salut de tous les peuples, se répandit plus efficacement dans tous ses membres[1].

Les successeurs de Pierre, mortels comme tous les hommes, passent eux aussi, plus ou moins rapidement. Mais la primauté de Pierre subsistera toujours, grâce à l'assistance spéciale qui lui fut promise quand Jésus le chargea de confirmer ses frères dans la foi (Lc 22, 32). Qu'importe le nom, le visage, les origines humaines de chaque pape ; c'est toujours Pierre qui vit en lui, c'est Pierre qui dirige et gouverne, c'est Pierre surtout qui enseigne et qui répand sur le monde la lumière de la vérité libératrice. Cela faisait dire à un grand orateur sacré que Dieu a établi à Rome une chaire éternelle : « Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire. »[2]

Or, voici le grand avertissement — nous l'avons déjà mentionné — que saint Pierre adressait aux chrétiens de son temps : « Il y eut dans le peuple choisi des faux prophètes, comme il y aura parmi vous des maîtres de mensonge... Vous voilà prévenus : tenez-vous sur vos gardes et veillez à ce que l'erreur des sots ne vous fasse pas déchoir de votre fermeté » (cf. II Pierre).

A vous aussi, chers jeunes mariés, bien que vous viviez dans notre Italie profondément catholique, où notre sainte religion est « la seule religion de l'Etat » et où « une dignité conforme aux traditions catholiques du peuple » est reconnue au mariage, « base de la famille »[3], à vous aussi il pourra arriver de

1 S. Léon le Grand, Serm. LXXXI1, c. 3 – 5.
2 Bossuet, Sermon sur l'unité de l'Eglise, I.
3 Cf. Traité et Concordat entre le Saint-Siège et l'Italie.

rencontrer des propagateurs de doctrines hostiles à la foi. Vous pourrez entendre autour de vous traiter parfois la religion de chose accessoire, sinon nuisible, au regard des urgentes préoccupations de la vie matérielle. On vantera peut-être devant vous une sentimentalité religieuse sans dogmes ; on soutiendra des erreurs et des préjugés contraires à ce que le catéchisme vous enseigne touchant le mariage, son unité, son indissolubilité ; vous entendrez dire que le mariage chrétien impose aux époux des obligations excessives, impossibles à remplir. Impossibles, oui, aux seules forces humaines ; mais c'est pour cette raison que le sacrement a mis et conserve en vous, avec l'état de grâce, des forces divines. Rien de ce que Dieu prescrit n'est au-dessus de ces forces surnaturelles, présentes et coopérantes en vous. « *Toutes les choses me sont possibles en Celui qui est ma force* » (Ph 4, 13), s'écrie l'Apôtre des gentils. « *Non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi* » (I Co 15, 10).

N'ayez donc pas peur de vos devoirs, si lourds qu'ils puissent vous paraître. Souvenez-vous que le jour où Pierre, pêcheur de Galilée, après avoir fondé l'Eglise d'Antioche et parcouru beaucoup de pays, vint, sans aide humaine, fixer définitivement à Rome sa chaire et celle de ses successeurs, il était, selon la comparaison de Léon le Grand[4], comme un homme entrant dans une forêt pleine de bêtes frémissantes, ou comme un voyageur s'aventurant sur un océan agité par les nombreux courants du paganisme, qui de tous les coins de l'Empire coulaient vers Rome ; néanmoins il marcha sur cette mer avec plus d'assurance que sur le lac de Genesareth, parce que sa foi était désormais divinement affermie.

Demandez à saint Pierre cette fermeté dans la foi, et vos devoirs d'époux chrétiens ne vous sembleront plus trop ardus. Au contraire, vous les pratiquerez avec joie et vous suivrez, en plein XXe siècle, les avis que le premier pape donnait aux époux de son temps : « *Que les femmes soient soumises à leurs maris, afin que, s'il en est qui ne croient pas à la parole, ils soient gagnés sans la prédication, par la conduite de leurs femmes, rien qu'en voyant leur vie chaste et pleine de respect... Vous, de votre côté, maris, vivez en commun sagement avec vos femmes, comme à l'égard d'êtres plus faibles, les traitant avec honneur, puisqu'elles sont avec vous héritières de la grâce qui donne la vie* » (I Pierre, 3, 1-2 et 7). Rien ne saura mieux vous préserver des vains désirs de changement, des frivoles inconstances et des dangereuses expériences, que la conscience d'être unis pour toujours l'un à l'autre dans l'état que vous avez librement choisi.

Pierre aujourd'hui vous a répété ses enseignements ; Pierre lui-même, par la main de son successeur, vous donne sa paternelle bénédiction.

4 Loc. Cit.

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

Précieuses leçons de la conversion de saint Paul

– 24 janvier 1940 –

La semaine dernière, chers fils et filles, en la vigile de la Chaire de saint Pierre à Rome, Nous recevions ici même les jeunes mariés. Vous-mêmes venez à Nous à la veille d'une autre fête : la conversion de saint Paul, comme si la Providence, une fois de plus avait voulu associer ces deux grands apôtres toujours unis dans le culte que leur rend l'Eglise, ces apôtres qui sont, suivant les paroles de saint Léon le Grand, comme les deux yeux brillants du corps mystique dont le Christ est la tête[5].

De même que mercredi passé Nous avons recueilli l'enseignement de saint Pierre, nous écouterons aujourd'hui celui de saint Paul. Si les deux Princes des apôtres ont converti Rome et « l'ont faite, de maîtresse d'erreur, disciple de la vérité »[6], saint Paul, lui, est appelé dans la liturgie « Maître du monde » par excellence, *mundi Magister*[7]. Ses enseignements s'adressent à tous ; tous, dit saint Jean Chrysostome, devraient les connaître et les méditer assidûment ; mais, ajoute-t-il, beaucoup de ceux qui nous entourent ont pour tâche d'éduquer les enfants, de s'occuper de leur femme et de leur famille, et par conséquent, ne peuvent pas se livrer à cette étude. Qu'ils tâchent au moins, conclut-il, de mettre à profit ce que d'autres ont recueilli pour eux[8].

Les grandes leçons de saint Paul sur le mariage ne se laissent pas exposer en un bref discours. Ainsi, nous nous en tiendrons à quelques points tirés de sa conversion. Saul de Tarse, qui avait participé à la lapidation du martyr saint Etienne et qui était un cruel persécuteur de l'Eglise naissante, se rendait à Damas, muni par le prince des prêtres de pleins pouvoirs pour arrêter tous les chrétiens, hommes et femmes, qu'il y trouverait, et les mener enchaînés à Jérusalem. Mais comme il approchait de Damas, une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre et entendit une voix qui lui disait : « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* ». « *Qui êtes-vous, Seigneur ?* » répondit-il. Et le Seigneur dit : « *Je suis Jésus que tu persécutes.* » Au même instant, tremblant et stupéfait, il perdait la vue. Mais trois jours après, le disciple Ananie fut envoyé par Dieu vers lui, et aussitôt il tomba des yeux de Saul comme des écailles, et il recouvra la vue. Saul le persécuteur n'existe plus : le voilà devenu l'apôtre Paul.

Ne jamais désespérer de la conversion d'un pécheur

Le premier enseignement que nous pouvons tirer de ce prodige, c'est qu'il ne faut jamais désespérer de la conversion d'un pécheur, quand même il s'agirait d'un ennemi déclaré de Dieu et de l'Eglise. Tel avait été Paul, comme il l'avoue lui-même : « *Je fus autrefois un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur* » (I Tm 1, 13). « *Vous avez entendu parler de ma conduite d'autrefois... : comment je persécutais à outrance et ravageais l'Eglise de Dieu* » (Ga 1, 13). Et pourtant, Dieu dira plus tard de cet homme : « *Il est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations, devants les rois et devant les enfants d'Israël* » (Ac 9, 15).

Sans entrer dans le secret des prédilections divines, il est permis de penser que cette grâce insigne et toute gratuite fut comme une réponse du Seigneur aux prières du premier martyr Etienne et des premiers chrétiens qui, accomplissant fidèlement le précepte de Jésus (Lc 6, 27-28), faisaient du bien à ceux qui les haïssaient et priaient pour ceux qui les calomniaient (Ac 7,59). La prière pour les pécheurs n'a jamais cessé d'opérer dans l'Eglise ses bienfaisantes merveilles. Que de pieuses épouses et mères en ont éprouvé les bienfaits ! Que de femmes chrétiennes ont ramené à Dieu un mari parfois nettement hostile, le plus souvent indifférent, ou négligeant les pratiques religieuses ! Que de mères, telle sainte Monique, ont obtenu par leurs larmes et leurs supplications le retour à Dieu d'un Augustin ! Voilà comme le Seigneur demande de préparer

5 S. Léon le Grand, Serm. LXXX11, c. 7.
6 Loc. cit., c. 1.
7 Hymne des premières vêpres des saints Pierre et Paul, 29 juin.
8 Comment, in Ep. ad Romanos, Arg. ante Hom. I, n. 1.

les voies à ses grâces de conversion.

Redouter les suites d'une mauvaise éducation

L'histoire de Saul le persécuteur offre un second enseignement utile aux époux chrétiens. Pourquoi ce jeune homme à l'intelligence vive, au jugement droit, à la volonté tenace, à l'âme ardente, ne fut-il pas un des premiers à suivre Jésus ? Pourquoi fut-il d'abord un ennemi impitoyable de ce qu'il devait plus tard aimer, prêcher, défendre jusqu'à la mort ? Lui-même, ici encore, nous donnera la réponse. Pharisien, fils de Pharisiens (Ac 23,6), à l'excès partisan jaloux des traditions de ses pères (Ga 1,14), il agit par ignorance, n'ayant pas encore la foi (I Tm 1,13). La haine de Saul était donc le fruit de l'ignorance et de l'erreur, et cette ignorance et cette erreur étaient à leur tour le fruit d'une mauvaise éducation. C'est de ses parents d'abord, puis de son maître Gamaliel (Ac 22, 3) qu'il tenait l'esprit de formalisme rigide et sectaire que les Pharisiens à la face jaunie avaient insinué dans l'Ancienne Loi et dans les sublimes prophéties de l'Ancien Testament, comme un poison qui les desséchait. Il avait encore hérité d'eux une haine préconçue et implacable contre tout ce qui semblait menacer l'édifice et la charpente méticuleuse de leurs sophismes.

Tels sont les résultats d'une éducation viciée ou simplement défectueuse à ses débuts. Epoux chrétiens, pensez de bonne heure à vos devoirs d'éducateurs. Considérez autour de vous les foules d'enfants qu'une déplorable négligence expose aux périls des mauvaises lectures, des spectacles déshonnêtes, des compagnies malsaines ; considérez les foules d'enfants qu'une tendresse aveugle élève dans l'amour effréné des aises ou des frivolités, dans l'oubli pratique, sinon dans le mépris des grandes lois morales qui s'appellent : devoir de la prière, nécessité du sacrifice et de la victoire sur les passions, justice et charité envers le prochain.

Collaborer avec la grâce divine.

La troisième leçon que vous donne saint Paul converti est contenue en ces paroles : « *La grâce de Dieu envers moi n'a pas été vaine* » (I Co 15, 10), la grâce du Seigneur, qui est en moi, n'a pas été stérile, j'ai collaboré avec la grâce de Dieu.

Quand Paul se releva après le choc prodigieux reçu aux portes de Damas, il aurait pu croire que ce coup foudroyant suffirait à le transformer de persécuteur en apôtre.

Mais non. La grâce de Dieu exige, pour atteindre son but, une libre et assidue collaboration de notre volonté personnelle. Bien que pleinement converti et appelé à l'apostolat, Saul demeura trois jours à Damas, immobile dans le jeûne et la prière (Ac 9, 9). Et avant de retourner à Jérusalem il passa une retraite de trois années en Arabie et à Damas.

Alors seulement il se rendit dans la cité sainte pour voir Pierre, et il demeura quinze jour avec lui (Ga 1,17-18). Il était prêt dès lors pour l'action apostolique, c'est-à-dire pour une action qui serait toujours une collaboration de sa volonté avec la grâce. *Gratia Dei mecum* (I Co 15, 10).

Ainsi, n'allez point croire que, pour assurer la persévérance dans votre vocation, c'est-à-dire dans les devoirs du mariage, ou pour garantir le bonheur de votre foyer domestique, il suffise, comme on dit, d'un « coup de foudre » ; même dans l'ordre du sentiment naturel, l'expérience enseigne qu'une solide conformité de croyances, de traditions et d'aspirations, vaut plus et mieux qu'une subite émotion du cœur et de la sensibilité. Comme les feux d'artifice d'été qui enchantent la vue, l'amour né d'une explosion peut s'éteindre avec elle et se réduire souvent en une acre fumée. Au contraire, l'amour vrai et durable, comme le feu du foyer, se fonde sur de délicates attentions et sur une vigilance continuelle ; il se maintient par les grosses bûches qui se consument silencieuses et lentes sous la cendre chaude, et aussi par les brindilles qui lui apportent le flamboiement et le joyeux crépitement de leurs étincelles.

Comment la grâce du sacrement de mariage pourrait-elle vivre et agir en vous, si vous ne prenez soin de l'alimenter et de la cultiver assidûment ? Que seront vos journées, que deviendront vos nuits, si les unes et les autres ne sont pas consacrées à Dieu par la prière ? Pourquoi, hélas ! tant d'infidélités entre époux même

chrétiens, pourquoi tant de malheurs, tant de naufrages dans la fidélité conjugale ? Pourquoi, après la sincérité des promesses échangées à l'autel, tant de liens violemment, douloureusement brisés ? Et même sans en arriver là, que de jeunes époux qui s'étaient juré tendresse pour toute la vie, se voient bientôt opposés l'un à l'autre par leur égoïsme sans cesse renaissant, par leurs sensibilités blessées, par leurs jalousies témérairement soupçonneuses ! Que d'époux et d'épouses, jeunes encore, naguère débordant de fugitive joie, et maintenant victimes de précoces désillusions ! Il « leur tombe des yeux » comme a saint Paul, « des écailles », les écailles de leurs rêves chimériques, et ils vivent accablés sous le poids de chaînes et de liens acceptés à la légère et sans le secours de la grâce !

Non, chers fils et filles, vous ne serez pas du nombre de ces malheureux. Vous ne laisserez pas sans réponse dans vos âmes l'intime invitation à la prière, les appels de la grâce, la voix noblement impérieuse et austère du devoir, l'écho doucement insinuant des traditions familiales, l'insistance tenace et persuasive de la conscience personnelle.

L'éducation que reçut don Bosco

– 31 janvier 1940 –

Recevant une multitude considérable de fidèles, parmi lesquels se trouvaient de nombreux couples de jeunes mariés et un groupe important de Filles de Marie de la paroisse Santa Maria in Aquiro de Rome, le Saint-Père prenant occasion de la fête de ce jour a entretenu l'assemblée de l'insigne apôtre de l'éducation chrétienne que fut saint Jean Bosco.

Aux jeunes époux

Dans un pauvre hameau du Piémont vivait avec ses deux frères, il y a un siècle, un enfant de bien modeste condition. Orphelin de père dès son bas âge, il ne connut que les soins de sa mère, lui qu'on devait appeler un jour le père des orphelins. Cette simple paysanne sans instruction, mais guidée par le Saint-Esprit, éduqua son fils au sens le plus complet et le plus élevé du mot, et avec quelle sagesse, l'Eglise elle-même, peut-on dire, l'a reconnu en élevant sur les autels celui dont la fête se célèbre aujourd'hui même, saint Jean Bosco. Cet humble prêtre, devenu par la suite une des gloires les plus pures de l'Eglise et de l'Italie, fut un merveilleux éducateur, et sa vie vous offre, chers fils et filles, futurs pères et mères de famille, les leçons les plus utiles et les plus salutaires.

Lorsque Dieu confie un enfant à des époux chrétiens, il semble leur répéter ce que la fille de Pharaon disait à la mère de Moïse : « *Prends cet enfant et élève-le-moi* » (Ex 2, 9). Dans l'intention de Dieu, les parents sont les premiers éducateurs de leurs enfants.

Mais il faut reconnaître que dans les conditions sociales actuelles, l'urgente préoccupation du pain quotidien rend parfois difficile le plein accomplissement d'un devoir aussi essentiel.

Telles étaient aussi les conditions sociales à l'époque où Jean Bosco rêvait d'aider et, au besoin, de remplacer les parents dans ce grave devoir. Qu'il fût destiné à cette mission par la Providence, les précoces attraits de son cœur le lui disaient ; et son âme en eut comme une révélation dans un songe de ses premières années, où il vit des animaux sauvages subitement changés en doux agneaux qu'il conduisait dociles au pâturage. Pour comprendre comment il traduisit ce rêve en acte, il faut se rappeler l'éducation qu'il reçut et celle qu'il donna : l'une dépend de l'autre, et la mère qu'il eut explique pour une large part le père qu'il fut pour les autres.

L'influence de la mère de Don Bosco

En fondant sa première maison d'éducation et d'enseignement, Don Bosco l'appela, comme il le dit lui-même, « non pas laboratoire, mais oratoire » : c'est qu'il entendait en faire avant tout un lieu de prière, « une petite église où réunir des garçons ». Mais il rêvait aussi de faire de l'oratoire une sorte de foyer domestique. N'est-ce point parce que « maman Marguerite » avait fait de la maisonnette des Becchi une espèce d'oratoire ? Représentez-vous la jeune veuve agenouillée avec ses trois enfants pour la prière du matin et du soir ; regardez-les gagner, pareils à de petits anges, dans leurs habits des dimanches qu'elle a soigneusement tirés de l'armoire, la bourgade de Murialdo, pour y assister à la sainte messe. L'après-midi, après le dîner frugal où ils ne reçoivent pour toute friandise qu'un morceau de pain bénit, les voilà de nouveau réunis autour d'elle. La jeune maman leur rappelle les commandements de Dieu et de l'Eglise, les grandes leçons du catéchisme, les moyens de salut ; puis elle leur raconte, avec la douce poésie des âmes pures et des imaginations populaires, la tragique histoire du doux Abel et du méchant Cain, l'idylle d'Isaac et de Rebecca, le mystère ineffable de Bethléem, la douloureuse mort du bon Jésus mis en croix sur le Calvaire. Qui mesurera l'influence profonde des premières leçons maternelles ? C'est à elles que Don Bosco, devenu prêtre, attribuait sa dévotion, toute de tendresse et de confiance, envers la Sainte Vierge et la divine Hostie ;

il y vit plus tard dans un autre songe comme les deux colonnes où les âmes de ses élèves, battues comme de fragiles nacelles par la mer du monde en furie, jetaient l'ancre pour trouver sûrement le salut et la paix.

La religion, fondement de l'éducation

La religion est donc le premier fondement d'une bonne éducation. Mais Don Bosco voulut lui associer la raison, la raison éclairée par la foi. Cette vraie raison consiste, avant tout, comme l'indique l'origine même du mot latin *ratio*, dans la mesure et la sagesse, dans l'équilibre et l'équité. Serait-il logique, par exemple, de vouloir corriger dans un enfant les fautes que l'on commet soi-même devant lui ? Serait-il logique de le vouloir soumis et obéissant, si l'on critique en sa présence les chefs, les autorités ecclésiastiques ou civiles, si on désobéit aux commandements de Dieu ou aux justes lois de l'Etat ? Serait-il juste d'exiger de vos enfants la loyauté, si vous êtes fourbes ? la sincérité, si vous êtes faux ? la générosité, si vous êtes égoïstes ? la charité, si vous êtes avares ? la douceur et la patience, si vous êtes violents et colériques ?

La leçon de l'exemple

La meilleure leçon est toujours celle de l'exemple. A la maison des Becchi, « maman Marguerite » ne multipliait pas les exhortations. Mais après la mort de son mari, la courageuse veuve mettait elle-même la main à la charrue, à la faux, au fléau, et, lisons-nous, fatiguait par son exemple jusqu'aux journaliers qu'elle embauchait au temps de la moisson et du battage. Formé à cette école, le petit Jean, dès l'âge de quatre ans, prenait part à l'œuvre commune et effilait les tiges de chanvre. Adulte, il consacrait tout le temps au travail, ne donnait que cinq heures au sommeil, veillait une nuit entière par semaine. En cela, avouons-le, il outrepassait les justes limites de la raison humaine. Mais la raison surnaturelle des saints admet, sans les imposer aux autres, ces excès de générosité, car leur sagesse s'inspire de l'insatiable désir de plaire à Dieu et de leur ferveur, de leur crainte filiale de lui déplaire et de leur désir ardent du bien.

Déplaire à un père ou à une mère est la douleur suprême d'un enfant bien élevé. Jean Bosco en avait fait l'expérience au foyer domestique, où un léger signe, un regard attristé de sa mère suffisait pour lui donner le regret d'un premier mouvement de jalousie enfantine. Aussi veut-il que l'éducateur use comme principal moyen d'action, d'une constante sollicitude animée d'une tendresse vraiment paternelle. Les parents doivent donc, eux aussi, donner aux enfants le meilleur de leur temps, au lieu de le gaspiller loin d'eux parmi des distractions périlleuses ou en des lieux où ils rougiraient de les conduire.

Lorsque la raison dirige l'amour et que la foi éclaire la raison, l'éducation familiale n'est plus sujette à ces déplorables coups de tête qui trop souvent la compromettent : alternatives d'une indulgente faiblesse et d'une sévérité chagrine ; passages d'une coupable condescendance, qui laisse l'enfant sans guide, à une correction violente qui le laisse sans secours. Au contraire, la tendresse éprouvée d'un père ou d'une mère, à laquelle répond la confiance de l'enfant, distribue, avec une égale modération, parce qu'elle se possède elle-même, et avec un égal succès, parce qu'elle possède le cœur de ses enfants, les éloges mérités et les blâmes nécessaires.

« Cherche à te faire aimer, disait saint Jean Bosco, et alors tu te feras obéir sans difficulté. » Puissiez-vous, vous aussi, jeunes époux, futurs pères et mères de famille, reproduire dans vos foyers quelque chose de ce saint idéal !

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

votre vie personnelle et familiale peut devenir une prière incessante

– 27 mars 1940 –

Le 27 mars, le Saint-Père reçut en audience des religieuses du Cénacle, des zélatrices de l'Apostolat de la Prière et de nombreux couples de nouveaux époux. S'adressant successivement à chacun de ces groupes, il leur rappela la nécessité du recours fréquent à Dieu.

En cette semaine pascale, Nous ne croyons pas, bien chers fils et filles, pouvoir vous accueillir avec un salut plus affectueusement paternel que celui qu'adressa Jésus lui-même, le soir de la Résurrection, à ses disciples réunis au Cénacle : *Pax vobis* ! (Jn 20, 19).

Aux religieuses du Cénacle

Chères religieuses, qui avez précisément pour patronne « Notre-Dame de la Retraite au Cénacle », cette parole rappelle à votre esprit le souvenir des apôtres recueillis autour de Marie, pour se préparer par une prière persévérante à l'évangélisation du monde (Ac 1, 14). Après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ils abandonnèrent cette solitude bénie, sans toutefois l'oublier, et ils conservèrent dans leur cœur la flamme allumée par les divines langues de feu ; car, celui qui veut conquérir les âmes doit, avant tout, se sanctifier soi-même dans la retraite. Or, pour vous, cette retraite dure toujours ; vous passez votre vie dans le Cénacle ; et pourtant, selon l'esprit de votre Institut, vous devez en même temps vous montrer des apôtres !

Jésus, dans sa vie publique, ne se limita pas à parcourir villes et campagnes ; parfois, il s'asseyait sur une montagne (Mt 15, 29) ou au bord de la mer (Mt 13, 1) ; et dans le calme du crépuscule, on lui amenait les malades et les possédés du démon pour qu'il les guérît (*Mc 1,32*). Tel est l'exemple que vous imitez. Il est des vierges consacrées à Dieu qui vont au-devant des misères physiques et morales ; à vous, la Providence conduit dans votre retraite même les âmes faibles ou affligées ; elles viennent y chercher la solitude, où Dieu leur parlera au cœur (*Os 2,16*) ; elles aspirent à goûter au moins quelques jours de douce intimité avec son universelle présence, si souvent méconnue ou oubliée ; et là, elles commencent à comprendre combien le Sauveur aime leur surnaturelle beauté (*Ps 44,12*). Mais, pour leur enseigner à prêter l'oreille à la voix divine (*Ps 44,11*), il faut que vous-mêmes ayez depuis longtemps déjà appris à l'écouter. Pour leur révéler le secret du Cénacle, c'est-à-dire la suavité intérieure de l'union avec Dieu, il faut que vous l'ayez goûtée jusqu'à être comme imprégnées de ce parfum qui attire les âmes à suivre Jésus (*Ct 1,3*).

Et vous, chères filles des congrégations mariales et du Cercle d'études, institutrices et enseignantes, zélatrices des retraites fermées et des vocations sacerdotales, employées, domestiques, mères chrétiennes, auxiliaires des catéchismes de persévérance, enfants de la Croisade eucharistique qui, tout en ne vivant pas continuellement à l'abri des asiles privilégiés du Cénacle, y allez chercher direction et conseil pour vos œuvres de piété et d'Action catholique, soyez, vous aussi, des âmes de prière par-dessus tout. Quelques-unes d'entre vous mènent au milieu du monde une vie en apparence profane. Aussi doivent-elles se rappeler que le devoir accompli en état de grâce et en esprit de foi, c'est-à-dire avec Dieu et pour Dieu, loin de dissiper une âme aimante, l'unit plus intimement à l'Artisan divin qui vit et opère en elle. Dans la plus humble action de Marie, jeune mère à Bethléem, occupée des soins domestiques à Nazareth, partout servante de son fils Jésus, compagne de ses douleurs au Calvaire comme de ses apôtres au Cénacle, il y avait un trésor immense d'amour.

A l'Apostolat de la Prière

Près de la « retraite du Cénacle », vous aussi, pieuses zélatrices de l'Apostolat de la Prière, vous êtes bien à votre place. Parce que, vous aussi, vous voulez unir la prière aux œuvres, sachant bien que le salut du genre humain est une action collective dans laquelle le bienfait de la Rédemption, réalisée essentiellement et

totalement par le Christ, est appliqué aux membres de son Corps mystique, non seulement par la coopération personnelle de chacun, mais aussi par l'action commune de tous et par l'aide mutuelle de la communion des saints. Parmi les millions d'associés que compte aujourd'hui dans le monde l'Apostolat de la Prière, vous êtes, très chères filles, d'après vos statuts, du nombre de ceux « qui, spécialement consacrés à la piété, brûlent d'une ferveur particulière pour le bien des âmes ». Dans ce IIIe Congrès romain des zélatrices italiennes, où vos travaux ont précisément pour thème fondamental « le zèle », méditez donc sur la relation entre ces deux termes, pour vous bien convaincre que, plus vous vous consacrerez à la piété — la vraie et solide piété, qui ne peut pas se concevoir sans recueillement intérieur et sans esprit de sacrifice — et plus vous deviendrez aptes à promouvoir le règne de Dieu, le salut des âmes et le culte du Sacré-Cœur de Jésus, conformément aux statuts de l'Apostolat[9].

Gloire de Dieu, salut des âmes, propagation du culte du Sacré-Cœur ! Certainement il n'y a là qu'une fin pour vous, comme pour tous et pour tout le monde : la gloire de Dieu. Mais vous glorifierez Dieu en sauvant les âmes, et vous sauverez les âmes en propageant le culte du Sacré-Cœur. Le Sauveur a dit à sainte Marguerite-Marie Alacoque qu'il avait réservé cette dévotion « comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes, en ces derniers siècles »[10]. Or, il y a, entre autres, deux périls qui menacent actuellement l'humanité : d'une part, l'orgueil, qui se rebelle contre Dieu et ses droits ; l'émancipation de la raison faisant fi de l'autorité divine ; l'exaltation de la force pour le grand dommage de la justice et de l'équité. Mais Jésus a dit : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* » (Mt 11, 29). Répandre la dévotion à son Cœur, c'est donc enseigner la douceur et l'humilité, et travailler ainsi pour la paix du monde.

L'autre péril, qui est presque à l'opposé du premier, est la dépression morale, le manque de confiance, conséquences de l'affaiblissement de la foi, de l'espérance et de la charité. Or, ces vertus théologales, rayons de lumière et d'amour entre l'homme et Dieu, acquièrent une nouvelle ardeur aux flammes qui s'échappent du Sacré-Cœur de Jésus. En contemplant ce Cœur et sa blessure ouverte, les hommes comprennent que Dieu n'est pas seulement pour eux le Seigneur que l'on sert et devant lequel on tremble, mais aussi le Père compatissant et tendre que l'on aime et de qui l'on est aimé. Alors le cœur le plus déprimé est soulagé, l'esprit le plus troublé retrouve le calme. Propager le culte du Sacré-Cœur, c'est donc répandre la paix dans les âmes. Pax vobis !

Aux jeunes époux

C'est à vous enfin que s'adresse Notre salut, jeunes époux, devant qui la vie s'ouvre comme un sentier fleuri. S'il vous conduit parmi les fleurs et les riantes vallées, ce chemin, vous ne l'ignorez pas, aura pour vous, comme pour tous les hommes, ses âpres montées, ses descentes périlleuses et peut-être même ses heures de tempête. Ayez donc vous aussi votre cénacle, un asile de recueillement et de prière dans votre foyer domestique.

Vous y trouverez le repos au soir des journées les plus dures, dans la fidélité à vos promesses et dans l'union parfaite de vos âmes : *perseverantes unanimiter*, « *tous ensemble persévéraient* » ; vous y vivrez sous le regard de Marie : *cum... Maria matre Jesu*, « *avec... Marie, mère de Jésus* », dont l'image vous réunira chaque soir pour la prière en famille : *unanimiter in oratione*, « *tous ensemble dans la prière* ».

Mieux encore, toute votre vie personnelle et familiale peut devenir une prière incessante : *perseverantes unanimiter in oratione*, « *tous ensemble persévéraient dans la prière* » ; l'Apostolat de la prière vous en donne le moyen dans l'offrande matinale de la journée. La baguette magique des contes de fées change en or tout ce qu'elle touche ; ainsi cette offrande du chrétien en état de grâce qui dirige toutes ses actions vers Dieu, pour les grands besoins de l'Eglise et des âmes, peut convertir en actes surnaturels d'apostolat jusqu'aux actions les plus petites et les plus modestes. Le paysan à sa charrue, l'employé à son bureau, le commerçant à son comptoir, la ménagère dans sa cuisine, tous peuvent devenir les collaborateurs de Dieu qui attend d'eux et accomplit avec eux les humbles tâches de leur devoir d'état.

9 Art. 6.
10 Vie et œuvres de sainte Marguerite-Marie Alacoque, t. 2, p. 572.

Pour la paix

Chers fils, quand Jésus dans le silence du Cénacle prononçait les paroles : pax vobis, les apôtres n'en tremblaient pas moins de peur, même derrière les portes bien fermées : *cum fores essent clausae... propter metum Judaeorum* (*Jn 20,19*).

La paix, qu'ils n'avaient pu alors goûter dans leur refuge, mais dont ils deviendraient ensuite les hérauts usque ad ultimum terrae, les accompagnera dans leurs voyages, dans leurs épreuves, dans le martyre. Sans doute elle ne sera pas pour eux la colombe aux ailes d'argent (cf. Ps., lxvii, 14), qui gémit doucement dans le feuillage parfumé, mais plutôt l'alcyon qui ne fait pas son nid pendant la tempête, mais qui s'envolant de la crête des vagues jusqu'en haut des mâts du navire, semble dire au marin épouvanté la vanité des efforts et l'inanité des agitations de l'homme laissé à lui-même, et au contraire la puissance et la joyeuse sérénité de la faible créature qui s'abandonne à son Créateur.

Le genre humain voudra-t-il comprendre cette leçon et chercher, dans un confiant retour à Dieu, la reconquête de cette paix, dont la pensée hante les esprits et les cœurs, comme le souvenir hallucinant d'une félicité disparue. De nombreux peuples aujourd'hui ont perdu la paix, parce que leurs prophètes et leurs chefs se sont éloignés de Dieu et de son Christ. Les uns, propagandistes d'une culture et d'une politique areligieuse, se renfermant dans l'orgueil de la raison humaine, *cum fores essent clausae*, ont fermé la porte à l'idée même du divin et du surnaturel, chassant de la création le Créateur, exilant des écoles et des prétoires l'image du divin Maître crucifié, éliminant des institutions nationales, sociales et familiales toute mention de l'Evangile, tout en ne pouvant cependant en effacer les traces profondes. Les autres se sont enfuis loin du Christ et de sa paix, en reniant des siècles de civilisation lumineuse, bienfaisante et fraternelle, pour s'enfoncer dans les ténèbres du paganisme antique ou des idolâtries modernes. Puissent-ils reconnaître leur erreur et comprendre que le Christ sauveur, malgré leurs défections, leurs reniements, leurs outrages, reste encore et toujours auprès d'eux, les mains tendues, le cœur ouvert, prêt à leur dire : *pax vobis*, si, de leur côté, dans un élan sincère et confiant, ils veulent bien tomber à ses pieds, avec ce cri de foi et d'amour : *Dominus meus et Deus meus*, « *mon Seigneur et mon Dieu !* » (*Jn 20,28*).

l'harmonie de trois notes accorde l'âme avec Dieu lui-même : la foi, l'espérance, la charité

– 3 avril 1940 –

Aux nombreuses centaines de jeunes couples reçus en audience ce 3 avril, le Saint-Père adressa le discours suivant les exhortant à la pratique des trois vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, fondement d'un bonheur vrai et durable.

Guidés par une pensée de foi, vous venez, chers jeunes époux, appeler sur le printemps de votre vie Notre Bénédiction apostolique, en ce jour où le printemps de la nature vous prodigue ses sourires. C'est aussi une pensée de foi que Nous voudrions vous inspirer, en vous invitant à écouter quelques instants, autour de vous et en vous-mêmes, la chanson du printemps.

Si trois notes sont nécessaires et suffisantes pour fixer par leur accord la tonalité d'une composition musicale, la chanson du printemps pourrait, pour les chrétiens, se réduire à trois notes, dont l'harmonie accorde leur âme avec Dieu lui-même : la foi, l'espérance, la charité.

La foi

La foi, comme vous le savez, est une vertu théologale par laquelle nous croyons en Dieu, que les yeux du corps ne voient point ; une vertu théologale par laquelle nous croyons en sa Bonté infinie, que sa Justice voile parfois à notre courte vue humaine ; en sa Toute-Puissance, que semble contredire, selon le raisonnement trop hâtif des hommes, sa mystérieuse longanimité.

Or, le retour fidèle du printemps rappelle que Dieu, qui semble parfois changer, en réalité ne change jamais, parce qu'il est éternel ; que chacune de ses dispositions apparaît au point voulu ; que chacun de ses desseins s'accomplit à l'heure fixée par la Providence. Hier, c'était encore l'hiver et tout semblait mort dans la nature ; le firmament était voilé de nuages et les montagnes couvertes de neige ; le soleil, languissant et stérile. Mais, tout à coup, le ciel de nouveau s'illumine ; le vent des tempêtes se tait ; le soleil prend plus d'éclat et, sous ses tièdes rayons, la vie palpite de nouveau au sein de la terre. Ainsi l'œuvre de Dieu ne meurt jamais : chez lui, point d'hiver que ne suive un printemps, et ce qui semble la mort de la nature n'est qu'un prélude de résurrection.

Pour vous, jeunes époux, à qui s'ouvre le printemps de la vie, entrez-y avec une foi profonde en Dieu, avec une vive confiance en sa puissance et en sa bonté. Vous pourrez avoir des épreuves ; à certains moments, comme un père qui aime à se cacher un instant pour mesurer les forces de son enfant, Dieu semblera vous laisser seuls aux prises avec les difficultés. Sa justice, comme celle d'un père, pourra permettre à la douleur physique ou morale de vous purifier et de vous offrir le moyen d'une pénitence réparatrice. Des nuages pourront passer dans le ciel si bleu de votre mutuel amour et en voiler pour quelque temps la splendeur. Ravivez alors votre foi en Dieu ; rallumez votre foi en vos promesses, la foi dans la grâce sacramentelle, la foi dans la douceur pacificatrice des réconciliations promptes et sincères, qui sont, elles aussi, une sorte de printemps, puisqu'elles apportent, après le froid et les tempêtes, le retour des zéphyrs, de la lumière et de la paix.

L'espérance

A la leçon de la foi, le printemps ajoute celle de l'espérance. S'il dissipe la torpeur de la terre et fait tomber des flancs des montagnes leur blanc manteau, le soleil n'enflamme point encore la terre du feu qui lui donnera tout l'éclat de sa parure et le splendide épanouissement de sa fécondité. La sève amollit les troncs et les tiges et ouvre sur les rameaux les lèvres humides des boutons, mais les arbres n'agitent pas encore au vent

la crinière de leur feuillage. Bientôt les nids résonneront du chant des oiseaux. La vie reprend. L'espérance, cette joie d'un bonheur désiré et attendu, mais dont on ne possède encore que la promesse ou le gage, l'espérance éclate au printemps dans toute la création.

Dans l'ordre surnaturel, l'espérance est, comme la foi, une vertu théologale. Elle unit l'homme à Dieu, mais sans soulever le voile de la foi pour montrer à nos yeux l'éternel et divin objet des contemplations célestes. Mais à l'âme qui correspond à la grâce elle apporte, dans l'infaillible promesse du Rédempteur, l'assurance de sa possession future ; elle lui en donne le gage et comme l'exemple anticipé dans la Résurrection du Dieu fait homme, qui eut lieu à l'aube d'une journée de printemps.

Le chant de l'espérance retentit certainement en ce printemps de vos cœurs. S'épouser c'est, comme les colombes au printemps, construire un nid. Or, le foyer domestique, ce nid d'une jeune famille, les époux ne le construisent souvent que petit à petit, au prix de fatigues et de sollicitudes, dans la cavité de dures roches ou sur un rameau que secoue le vent ; mais ce travail s'accomplit dans la joie, parce qu'il s'entreprend dans l'espérance. Fonder un foyer n'est pas seulement vivre pour soi, développer utilement ses forces physiques, ses facultés morales et ses qualités surnaturelles ; c'est aussi multiplier la vie, c'est pour ainsi dire ressusciter et revivre, en dépit du temps et de la mort, dans les générations successives, dont on ne peut, et c'est là une joie, mesurer du regard le long développement dans la série indéfinie des âges. Malheureux époux qui n'ont pas compris et goûté la douceur de cette espérance ! Plus malheureux encore et coupables ceux qui, par la violation des lois du Créateur, la limitent ou lui ferment l'entrée du nid familial ! Trop tard peut-être, ils verront que, pour quelques joies éphémères, ils ont ouvert sur leur foyer la porte de l'abîme vide de toute espérance.

La charité

La charité enfin met aussi sa note — on peut dire la note dominante — dans la chanson du printemps, qui est surtout un hymne d'amour. Le vrai et pur amour est le don de soi-même ; c'est la soif de se répandre et de se donner totalement, soif qui est essentielle à la Bonté et par laquelle Dieu, Bonté infinie, Charité substantielle, s'est répandu dans la Création. Cette force d'expansion de l'amour est si grande qu'elle ne souffre pas de limites. Le Créateur aima de toute éternité les créatures qu'il veut appeler dans le temps, par une aspiration toute-puissante de sa miséricorde, du néant à l'existence : *In caritate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te, miserans*, « *je t'ai aimée d'un amour éternel, aussi t'ai-je attirée, par miséricorde* » (Jr 31, 3) ; aussi le Verbe incarné, venu parmi les hommes, *cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos*, aima les siens, qui étaient au monde, et les aima jusqu'à la fin (Jn 13, 1).

Regardez, chers fils et filles, comme ce besoin de donner et de se donner se manifeste et éclate en ce moment dans la nature. « L'air et l'eau et la terre sont pleins d'amour »[11], s'écrie le poète en exaltant les beautés du printemps. La vie se répand et cette magnificence dans le don de soi-même n'est qu'une faible image de celle de Dieu. Mais, si telle est l'ampleur des largesses de Dieu dans l'ordre de la nature, combien plus merveilleux n'est-il point dans celui de la grâce, qui dépasse de toutes parts les plus hautes possibilités de la créature humaine !

Ecoutez maintenant, chers époux, votre propre cœur. Vous l'entendrez chanter l'hymne généreux et désintéressé qui s'élève jusqu'au don total de soi. Ce désir impérieux d'un naturel holocauste ne sera satisfait en vous que si le don naturel, qu'a sanctionné une promesse sacrée, est sans division, sans réserve, sans reprise, pareil au don que vous devez faire de votre personne à Dieu. La charité est une, comme la religion ; le lien du mariage chrétien a quelque chose de divin dans son principe et par là d'éternel dans ses conséquences. Y demeurer fidèle, malgré les épreuves, les tempêtes et les tentations, c'est un idéal qui peut sembler dépasser les forces humaines ; mais il deviendra une réalité surnaturelle, si vous correspondez à la grâce du sacrement, qui vous a été donnée précisément pour affermir votre union dans le sang du Rédempteur, union indissoluble, comme celle du Christ avec son Eglise.

11 Pétrarque, Sonetto CCLXIX.

L'admirable exemple de Saint Joseph

– 10 avril 1940

Le 10 avril, le Saint-Père recevait en audience générale de nombreux couples de jeunes mariés et un important pèlerinage de l'archidiocèse de Pérouse. S'adressant successivement à l'un et l'autre groupe, Sa Sainteté prononça ces paroles :

Comment pourrions-Nous, en vous recevant, chers jeunes époux, ne pas tourner Notre pensée vers saint Joseph, très chaste époux de la Vierge, patron de l'Eglise universelle, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la solennité ? Si tous les chrétiens recourent à bon droit à la protection de ce glorieux patriarche, vous avez certainement un titre spécial à le faire.

L'admirable exemple de saint Joseph

Tous les chrétiens sont fils de l'Eglise. Par le baptême cette sainte et douce Mère donne aux âmes une mystérieuse participation à la nature divine : la grâce ; après les avoir ainsi enfantés à la vie surnaturelle, elle ne les abandonne pas, mais leur procure par les sacrements l'aliment qui maintiendra et développera leur vie. Par là, l'Eglise ressemble à Marie, Notre-Dame, de qui le Verbe reçut la nature humaine et dont les soins maternels soutinrent et nourrirent la vie de Jésus. Or, en chacun des enfants de l'Eglise doit se former le Christ (Ga 4, 19), et chacun doit tendre à croître *in virum perfectum, in mensuram aetatis plenitudinis Christi*, « *en un homme parfait, à la mesure de la stature du Christ* » (Ep 4, 13).

Mais qui veilllera sur cette mère de Jésus ? Vous l'avez compris, c'est celui qui, voici quelque vingt siècles, fut appelé à devenir l'époux de Marie, le père putatif de Jésus, le chef de la Sainte Famille. Quelle sollicitude il mit à remplir cette sublime mission ! Nous aimerions à en connaître les menues circonstances. Mais ce favori de la confiance divine, qui devait servir comme de voile au double mystère de l'Incarnation du Verbe et de la maternité virginale de Marie, semble dans sa vie terrestre pour ainsi dire caché dans l'ombre. Toutefois, les rares et brefs passages où l'Evangile parle de lui, suffisent à montrer quel chef de famille fut saint Joseph, quel modèle et quel patron spécial il est par conséquent pour vous, jeunes époux.

Gardien très fidèle du précieux dépôt que Dieu lui avait confié en Marie et son divin Enfant, il veille avant tout sur leur vie matérielle. Lorsque, obéissant à l'édit d'Auguste, il partit pour se faire inscrire au registre de recensement de Bethléem, il ne voulut point laisser seule à Nazareth Marie qui allait devenir Mère de Dieu. A défaut de détails dans les textes évangéliques, les âmes pieuses aiment à se représenter plus intimement les soins qu'alors il prodigua à la Vierge et à son Enfant. Elles le voient soulevant la pesante porte de l'auberge qui était déjà pleine, pareille au khan des villages orientaux modernes ; puis s'adresser en vain à ses parents et amis ; enfin rebuté partout, s'efforcer de mettre au moins un peu d'ordre et de propreté dans la grotte. Le voilà qui tient dans ses mains viriles les petites mains tremblantes de froid de Jésus pour les réchauffer.

Ayant appris un peu plus tard que son trésor était menacé, « *il emmena de nuit l'enfant et sa mère* » (Mt 2 ,14) et par des pistes sablonneuses, écartant du chemin pierres et ronces, il les conduisit en Egypte. Il y besogna durement pour les nourrir. Sur un nouvel ordre du Ciel, probablement quelques années après son arrivée, au prix des mêmes fatigues, il les conduisit en Galilée. A Nazareth (Mt 2, 22-23), il montra à Jésus, son divin apprenti, le maniement de la scie et du rabot ; pour aller travailler au-dehors il quittait parfois son foyer et, le soir à son retour, Jésus et Marie l'attendaient sur le seuil avec un sourire ; avec eux il prenait place autour d'une petite table pour un frugal repas.

Assurer le pain quotidien à son épouse et à ses enfants : telle est la tâche la plus urgente d'un père de famille. Oh ! sa tristesse, lorsqu'il voit dépérir ceux qu'il aime, parce qu'il n'y a plus rien dans l'armoire, plus

rien dans la bourse !

... doit inspirer la foi dans la Providence

Mais la Providence, qui conduisit le premier Joseph par la main lorsque, trahi et vendu par ses frères, il fut d'abord esclave, pour devenir ensuite surintendant, maître de toute la terre d'Egypte (Gn 41, 43 ; Gn 9) et pourvoyeur de sa propre famille (ib., 45, 18) ; la Providence, qui conduisit le second Joseph dans ce même pays, où il arriva dénué de tout, sans en connaître ni les habitants, ni les mœurs, ni la langue, et d'où il revint néanmoins sain et sauf avec Marie toujours active et Jésus qui croissait en sagesse, en âge et en grâce (Lc 2, 52) ; la Providence n'aurait-elle donc plus aujourd'hui la même bonté, la même compassion, la même puissance sans limites ? Ah ! craignons plutôt que les hommes n'oublient les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît* » (Mt 6, 33). Courageux et loyaux, donnez à Dieu ce qu'il est en droit d'attendre de vous : tout votre effort personnel, l'obéissance que vous lui devez comme au Maître suprême, la confiance que mérite le meilleur des pères. Alors vous pourrez compter sur ce que vous attendez de lui et qu'il vous a promis par ces paroles : « *Regardez les oiseaux du ciel ; regardez les lis des champs, et n'ayez point de souci du lendemain* » (Mt 6, 26-34).

La prière confiante de la Sainte Famille

Savoir demander à Dieu ce dont nous avons besoin, c'est le secret de la prière et de sa puissance, et c'est un autre enseignement de saint Joseph. L'Evangile, il est vrai, ne nous dit point expressément quelles étaient les prières qui se faisaient dans la maison de Nazareth. Mais la fidélité de la Sainte Famille aux pratiques religieuses nous est, s'il en était jamais besoin, explicitement attesté lorsque saint Luc (II, 41 et ss.) nous raconte que selon l'usage Jésus allait avec Marie et Joseph au temple de Jérusalem pour les fêtes de Pâques. Il est donc facile, il est doux de se représenter la Sainte Famille à l'heure de la prière. A l'aube dorée ou au crépuscule violet de Palestine, sur la petite terrasse de leur blanche maisonnette, tournés du côté de Jérusalem, Jésus, Marie et Joseph sont à genoux : comme chef de famille, Joseph récite les prières, mais c'est Jésus qui l'inspire et Marie unit sa douce voix aux accents graves du saint patriarche.

Futurs chefs de famille, méditez et imitez cet exemple que trop d'hommes oublient aujourd'hui. Vous trouverez dans le recours confiant à Dieu, non seulement les bénédictions surnaturelles, mais la meilleure garantie de ce « pain quotidien » si anxieusement, si laborieusement et parfois si vainement cherché. Délégués et représentants du Père qui est aux cieux et « *de qui tire son nom toute paternité dans les cieux et sur la terre* » (Ep 3, 15), demandez-lui de vous donner quelque chose de sa puissance, comme il vous a donné quelque chose de sa tendresse, afin de porter dignement le fardeau bien cher, mais parfois bien lourd, des soucis et charges de famille.

L'archange saint Michel

– 8 mai 1940 –

L'audience générale du 8 mai réunissait autour du Père commun des jeunes époux, quelques dames de la UNITALSI et les Petits chanteurs à la Croix de bois qui chantèrent quelques chants de leur répertoire. Voici le discours que Sa Sainteté prononça à cette occasion :

Aux jeunes époux :

L'archange saint Michel

Parmi la foule des saints qu'elle vénère, l'Eglise offre à ses fidèles des patrons pour leurs différents états et leurs différents âges. Vous le savez, chers jeunes époux ; mais vous serez peut-être surpris de Nous entendre aujourd'hui invoquer sur vous la protection de l'archange saint Michel, dont l'Eglise fête en ce jour l'apparition et pour qui vous n'éprouvez peut-être, de prime abord, que des sentiments de crainte respectueuse. L'iconographie le représente sous les traits sévères d'un guerrier atterrant le démon. L'Ecriture Sainte le nomme un des premiers princes du ciel (Da 10, 13), le chef des milices angéliques qui luttent contre le dragon (Ap 12, 7). La liturgie lui donne la même attitude : descend-il du ciel, la mer s'agite et la terre tremble ; élève-t-il la croix du salut en étendard de victoire, il foudroie les esprits rebelles 2.

Mais plus encore que les autres créatures, l'homme et la femme qui quittent leurs père et mère (Gn 2, 24) pour entreprendre ensemble le mystérieux voyage de la vie, semblent avoir à craindre ce vengeur des droits de Dieu. A ce titre il leur rappelle presque instinctivement le chérubin armé d'une épée de feu qui chasse du paradis terrestre le premier couple humain (Gn 3, 24).

Et pourtant les raisons de confiance et d'espérance l'emportent sur les motifs de crainte. A l'heure même de la tragédie initiale de l'humanité, tandis que nos premiers parents s'éloignaient du nuage sombre et froid de l'anathème, une nuée légère pareille à celle que devait voir un jour le prophète Elie (III Rois, 18, 44), apparaissait à l'horizon et annonçait la rosée bienfaisante des grands pardons : Michel, avec la milice des anges fidèles, entrevoyait la merveille de l'Incarnation divine et de la Rédemption du genre humain. Loin d'envier aux hommes, comme l'orgueilleux Lucifer, l'honneur de l'union hypostatique, il obéit — selon son nom et sa devise : *Quis ut Deus* ? « *Qui est pareil à Dieu ?* » — au Seigneur qui n'a pas d'égal à Lui-même, et il adora avec tous les bons anges le Verbe incarné (He 1, 6). Ainsi il n'a jamais cessé d'aimer les hommes, pour lesquels il éprouve une affection pour ainsi dire fraternelle ; et plus Satan s'efforce de les précipiter dans la géhenne, plus l'archange travaille à les reconduire au paradis perdu.

Sa mission auprès des chrétien

Introduire les âmes auprès de Dieu dans la gloire céleste, c'est une tâche que la liturgie et la tradition attribuent à saint Michel. « *Voilà, dit en la fête d'aujourd'hui l'office divin, l'archange Michel, prince de la milice angélique ; son culte est une source de bienfaits pour les peuples et sa prière conduit au royaume des cieux*. » « *L'archange Michel arrive avec une multitude d'anges ; Dieu l'a chargé de conduire les âmes des saints à la joie du paradis* »[12]. Et à l'offertoire de la messe pour les défunts, l'Eglise prie : « *Que ces âmes ne tombent pas dans les ténèbres, mais que le porte-enseigne saint Michel les introduise dans la lumière sainte*. »

Mais n'allez pas croire que ce « Prévôt du Paradis » que Dieu a constitué prince de toutes les âmes prédestinées — *constitui te principem super omnes animas suscipiendas*[13] — attende l'heure du suprême passage pour manifester sa bonté aux hommes. Combien, chers époux, vous devez apprécier sa protection et son aide pour accueillir en ce monde les âmes auxquelles, dans la docilité aux lois du Créateur, vous préparez

12 Bréviaire rom., ibid.
13 Bréviaire rom., ibid.

une demeure corporelle ! Loin de se borner à cette première aide, saint Michel vous soutiendra tout au cours de votre mission de parents et il prendra soin de vous et de vos enfants.

C'est une très ancienne pratique de piété5 que d'invoquer le grand archange comme protecteur de la santé et patron des malades. En venant ici vous avez tous pu voir sa statue de bronze au sommet du château Saint-Ange, auquel il a donné son nom. Saint Michel semble veiller sur la vie et la santé des Romains et leur rappeler comment, suivant une tradition, alors qu'en 590 la peste désolait la Ville éternelle et que saint Grégoire le Grand conduisait le clergé et le peuple en procession pour obtenir de Dieu la cessation du fléau, le saint Pontife vit apparaître sur le monument d'Adrien saint Michel remettant son glaive au fourreau en signe de pardon divin[14]. Pour vous, chers fils et filles, qui avec les joies entrevoyez déjà les devoirs et les soucis de la famille, demandez à saint Michel d'éloigner de vos familles les angoisses que causent dans le cœur des parents la santé précaire des enfants, leurs crises de croissance ou les maladies.

... et à l'égard de l'Italie

L'ombre bienfaisante du château Saint-Ange s'étend du reste au-delà de Rome. Saint Michel, assez puissant pour secourir le monde entier, semble accorder une protection spéciale aux fils de notre chère Italie, comme le rappelle précisément la fête que nous célébrons aujourd'hui. Environ cent ans avant la peste de Rome, saint Michel, nous raconte le Bréviaire Romain, apparut sur le mont Gargano[15], et cette apparition miraculeuse fit comprendre que l'archange prenait ce lieu sous sa protection particulière et en même temps qu'il voulait qu'on y rendît, en son honneur et en celui des anges, un culte à Dieu. Mais l'Eglise invoque l'archange surtout comme protecteur de la vie des âmes, autrement précieuse que celle du corps et toujours menacée par le contact du mal. L'Eglise a l'assurance inébranlable que les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle (Mt 16, 18). Mais elle sait aussi que la vie chrétienne des individus et des peuples ne se conserve que par l'aide de Dieu, qui a les anges pour ministres (Ps., ciii, 4). D'où la prière que le prêtre fait à la fin de la messe avec les fidèles : « *Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat... Repoussez en enfer Satan et les autres esprits malins qui rôdent dans le monde pour la perte des âmes* ».

Rarement cette prière fut plus urgente qu'à l'heure actuelle. Empoisonné par le mensonge et la déloyauté, frappé par les excès de la violence, le monde a perdu la paix, la santé morale et la joie. Si, à la suite du péché originel, la terre ne peut être un paradis, du moins elle pourrait et devrait rester un séjour de concorde fraternelle entre les hommes et les peuples. Bien au contraire, l'incendie de la guerre fait rage en beaucoup de nations et menace d'en envahir d'autres. Notre cœur s'émeut particulièrement pour vous, chers fils et filles, et pour tant d'autres jeunes époux de tous pays qui ont uni leurs destinées en ce tragique printemps. Comment voir, sans un frémissement d'horreur, le spectre terrible de la guerre se profiler, ne fût-ce que de loin, sur ces jeunes foyers où sourit l'espérance ? Mais si aujourd'hui les forces humaines semblent incapables de rétablir une paix juste, loyale et durable, les hommes peuvent toujours solliciter l'intervention de Dieu.

Entre les hommes et Dieu, le Seigneur a placé comme Médiatrice sa très douce Mère. Daigne « la Mère aimable », la « Vierge puissante », « l'Auxiliaire des chrétiens » invoquée avec plus de ferveur et d'angoisse tout le long de ce mois de mai — aujourd'hui spécialement sous le titre de Reine du Très Saint Rosaire de Pompéi — daigne Marie unir de nouveau sous le manteau de sa tendresse, dans la paix de son sourire, ses enfants si cruellement divisés. Daigne, comme le chante aujourd'hui l'Eglise dans la sainte liturgie, « *l'ange de la paix, Michel, descendre du ciel dans nos foyers, et, messager de paix, reléguer en enfer les guerres, causes de tant de larmes* ».

14 Cf. Acta Sanctorum, sept., t. VIII, p. 49 et suiv., 65, 66.
15 Cf. Acta Sanctorum, Ioc. cit., p. 72.

Les audiences quotidiennes de Dieu

– 17 avril 1940 –

Recevant les nombreux jeunes couples venus implorer sa bénédiction, le Saint-Père les exhorta à se rendre toujours plus dignes de mériter la quotidienne « audience de Dieu ».

Il Nous est chaque foi bien doux, chers fils et filles, de voir réunis autour de Nous les jeunes mariés qui viennent demander Notre Bénédiction apostolique ; et c'est toujours avec une émotion douce et vive à la fois que Nous leur accordons cette bénédiction et que Nous admirons la piété filiale avec laquelle ils la reçoivent. Quelques-uns d'entre vous sont Romains ; d'autres arrivent de régions plus ou moins lointaines. Mais cette journée restera, Nous n'en doutons point, à jamais empreinte dans le cœur de chacun d'entre vous comme la journée où vous avez eu l'audience du pape.

Audience du Christ dans la personne du pape

La vraie et juste cause de votre joie ? C'est que vous voyez dans le pape, quelle que soit sa personne, le représentant de Dieu ici-bas, le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Pierre, de ce Pierre que Notre-Seigneur a constitué chef visible de son Eglise en lui donnant les clefs du royaume des cieux et le pouvoir de lier et de délier (Mt 16, 18-19). Les sens, pour ainsi dire, secondent ici la foi ; ce que vous voyez et entendez affermit en vous ce que vous devez croire. Certes, ce n'est pas Jésus-Christ en personne qui vous apparaît maintenant, tel que le voyaient sur les rives du lac de Tiberiade les foules de Palestine (Jn 6, 1-2), ou Marthe et Marie dans leur maison de Béthanie (Jn 11,1). Toutefois vous avez en approchant du pape l'impression d'être reportés vingt siècles plus haut, en présence du divin Nazaréen. Il vous semble percevoir dans la voix du pape celle du Rédempteur, cette parole dont le pape a toujours, été l'écho au fil des siècles. Lorsqu'il lève sur vous sa main bénissante, vous savez que cette pauvre main vous transmet pour ainsi dire l'aide et les faveurs du ciel. Enfin, quand vous sentez le cœur du pape battre auprès du vôtre, vous ne vous trompez point en croyant sentir dans l'attitude, les paroles et les gestes que le Seigneur lui inspire, quelque chose des battements et des émotions intimes du cœur de Jésus ; c'est que le Christ a mis en son Vicaire, lorsqu'il lui a dit : Pais mes agneaux, pais mes brebis (Jn 21, 15-17), quelque chose de son amour rédempteur et compatissant pour les âmes.

Rappelez-vous toutefois, chers fils et filles, que vous avez d'autres manières très réelles, bien que moins sensibles, d'être souvent reçus en audience du Dieu puissant et bon dont le pape est ici-bas le représentant.

audience de Dieu dans l'Eucharistie

La rencontre de Dieu la plus réelle et la plus intime est la sainte communion, par laquelle Jésus lui-même se donne à vous avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Vous avez non seulement le droit, mais le devoir d'aller à cette table divine au moins une fois l'an, au temps pascal. Mais si vous avez un amour vrai pour le très aimable Sauveur, et une foi ferme en sa présence et puissance eucharistiques, si vous voulez consoler son cœur de l'impiété des méchants et de l'indifférence des tièdes, vous vous approcherez de la Table sainte plus souvent, tous les mois, par exemple le premier vendredi, ou tous les dimanches, ou même, si possible, tous les jours.

dans la nature

Dieu nous offre une autre audience, tous les jours et toutes les heures, dans la nature, dans les êtres qui nous entourent, animés ou inanimés, pourvus ou non de raison. Comment ouvrir les yeux autour de nous sans reconnaître la puissance et la bonté du Créateur ? N'avons-nous pas, au moins une fois ou l'autre, face à

la sublimité des montagnes ou à l'immensité de la mer, senti en nous quelques étincelles de la flamme qui brûlait au cœur de saint François d'Assise quand il faisait retentir le Cantique du Soleil dans les campagnes de l'Ombrie ? Dans l'action réciproque des éléments et des forces de la nature : l'eau, l'air, le feu, l'électricité, soumis à des lois si harmonieuses que la science humaine y trouve un de ses guides les plus sûrs, n'avons-nous pas vu le Créateur nous révéler sa sagesse infinie ?

et dans la prière

Certes, cette conversation avec Dieu dans la contemplation de la nature n'est point à la portée de tous les hommes. Aussi leur a-t-il donné un autre moyen, facile et familier, de présenter à Dieu leurs demandes et d'entendre sa voix. Cette divine audience, où nous sommes invités et admis à chaque instant, où Dieu s'est engagé à ne rien nous refuser de ce que nous lui demanderions avec une intention droite et pieuse (Jn 14, 13), c'est la prière.

La prière personnelle et intime, avant tout. Prier, c'est d'abord se recueillir devant le Seigneur. Pour chercher Dieu, pour le trouver, il suffit que vous rentriez en vous-mêmes, le matin, le soir, à n'importe quel moment de la journée. Si vous avez le bonheur de vous trouver en état de grâce, vous verrez des yeux de la foi, dans l'intime de votre âme, Dieu toujours présent comme un Père d'immense bonté, prêt à accueillir vos requêtes et à vous dire ce qu'il attend de vous. Si par malheur vous aviez perdu la grâce, rentrez loyalement en vous-mêmes ; vous trouverez Dieu présent comme un juge, mais un juge miséricordieux et prêt au pardon ; mieux encore : pareil au père de l'enfant prodigue, il ouvrira les bras et le cœur à ceux qui se prosterneront, contrits, avec l'aveu : « *Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous !* » (Lc 15, 20-21). Que d'âmes se sont sauvées de l'obstination dans le péché, de l'endurcissement et de la perdition éternelle en faisant chaque soir un bref examen de conscience ! Et combien doivent leur salut à la prière de chaque jour !

Vous ne goûterez pas toujours seuls ces moments bénis, comme vous n'êtes pas venus l'un sans l'autre à l'audience du pape. Allez aussi, pour ainsi dire en famille, à l'audience du bon Dieu. Rappelez-vous les paroles du Sauveur dans l'Evangile : « *Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre* – et ces deux qui doivent s'accorder, ne sont-ce pas tout particulièrement l'époux et l'épouse que Dieu a unis – *quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux* » (Mt 18, 19-20). Avez-vous bien entendu ? Comme le Vicaire du Christ est au milieu de vous en ce moment, ainsi le Christ, bien qu'invisible, est présent au milieu de vous lorsque vous priez ensemble. Alors même les sens peuvent seconder la foi, et les réalités extérieures accroître la piété intérieure. Futurs pères et mères, bientôt la vue de vos petits anges terrestres agenouillés devant vous avec leurs petites mains jointes et leurs yeux candides attachés à l'image de la Madone, rappellera à votre mémoire le souvenir de votre propre enfance, la joie pure d'un cœur innocent, sa facilité à converser avec Dieu. Epoux chrétiens, prosternés devant la majesté divine côte à côte et au milieu de vos enfants, vous prononcerez avec une confiance accrue la supplication : « Notre Père... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien pour toute cette famille que nous vous présentons, témoignage vivant de notre fidélité à vos lois. » Vous direz également, même si votre voix devait trembler : « Père, pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, comme nous nous pardonnons réciproquement nos manques d'égards. » A vous enfin, chefs de famille, la vue de votre épouse qui, au soir d'une journée de travail courageux, réunit avec empressement les précieux gages de votre mutuel amour et confie leur sommeil à leurs célestes gardiens, cette vue rappellera que du haut du ciel regarde une Mère infiniment tendre, prête à secourir ses enfants, spécialement au soir de cette rapide journée qu'est la vie, et vous direz alors avec un sentiment de douce espérance : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Et ainsi vous vous endormirez plus tranquilles.

Voilà, chers fils et filles, voilà quelques-uns des fruits spirituels que peut vous procurer l'audience familière et quotidienne de Dieu. Songez aux soucis qui oppressent aujourd'hui le cœur du pape et donnez à votre prière un accent vraiment catholique : priez avec l'Eglise et pour l'Eglise. Priez pour que tous les hommes écoutent avec docilité Nos appels angoissés, les ardentes exhortations de Notre amour paternel ; qu'ils se souviennent qu'ils sont tous enfants de Dieu et retrouvent par là le sentiment de la fraternité universelle, fondement de la concorde des peuples et de la paix si ardemment désirée.

Le Sacré-Cœur doit régner dans la famille

– 5 juin 1940 –

Parlant aux jeunes époux et aux autres fidèles qui s'y étaient joints, le Saint-Père rappela l'importance du culte du Sacré-Cœur dans les familles.

Comment, chers fils, ne pas vous parler du Sacré-Cœur de Jésus, en ce mois qui lui est consacré, durant l'octave de sa fête ? Comment ne pas vous parler de cette source inépuisable de tendresse humaine et divine, alors que votre toute jeune affection frémit d'espérance à la pensée d'un radieux avenir, et de crainte à la vue du sombre présent, angoissée de savoir s'il existera encore un coin de terre où deux cœurs puissent s'aimer dans la tranquillité et la paix ?

La paix, du moins celle de l'âme, qui subsiste malgré les agitations du dehors, Jésus nous exhorte à la rechercher dans la dévotion à son Cœur : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* » (Mt 11, 29). Se tenir à l'école de Jésus, apprendre de son Cœur la douceur et l'humilité — ces divins remèdes à la cause de toutes les fautes et de tous les malheurs des hommes (Si 10, 15), à la violence et à l'orgueil — voilà pour les individus et pour les nations elles-mêmes la source du bonheur que vous désirez et que Nous souhaitons à votre foyer domestique.

Les révélations pleines d'amour, qui ont donné une impulsion si vive à la dévotion au Sacré-Cœur dans les temps modernes, nous ont communiqué entre autres cette promesse de Notre-Seigneur, que partout où l'image de son Cœur serait exposée et particulièrement honorée, elle attirerait toutes sortes de bénédictions. Forts de ces paroles divines, sachez vous assurer les bienfaits de cette promesse en conservant à votre foyer, avec les honneurs qui lui sont dus, l'image du Sacré-Cœur.

Les familles nobles se sont toujours fait gloire de pouvoir montrer, taillé dans le marbre, fondu dans l'airain ou peint sur la toile, le portrait de leurs ancêtres, qu'elles contemplent dans leurs palais et châteaux avec une légitime fierté. Mais il n'est pas nécessaire que nous soyons nobles ou qu'il s'agisse d'une œuvre d'art pour que notre cœur s'émeuve devant l'image d'un père ou d'un ancêtre. Que de pauvres habitations où un cadre rustique conserve une simple photographie aux teintes jaunies peut-être, aux lignes effacées par le temps, souvenir précieux et inestimable d'un être cher dont nous avons, un soir de deuil, fermé les yeux et les lèvres, enseveli le corps et perdu la présence sensible, mais dont il nous semble encore, devant son portrait délavé par les ans, revoir le doux et rayonnant regard, entendre la voix familière et sentir la main caressante !

Il convient donc, chers jeunes époux chrétiens, frères de Jésus, que l'image de ce Cœur « *qui a tant aimé les hommes* », soit exposée et honorée dans votre foyer comme celle des membres de la famille les plus chers et les plus intimes, et que ce Cœur répande sur vos personnes, sur vos enfants et sur vos entreprises, les trésors de ses bénédictions. « Exposée et honorée » : l'image du Sacré-Cœur ne doit pas seulement veiller dans une chambre sur le repos des parents ou des enfants, mais occuper une place d'honneur, sur la porte d'entrée, à la salle à manger, au salon ou à quelque autre endroit plus fréquenté, témoin la parole de Jésus dans le saint Evangile : « *Celui qui m'aura confessé devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux* » (Mt 10, 32).

« Honorée », cela veut dire qu'au pied de la précieuse statue ou de la modeste image, une main empressée portera, au moins de temps à autre, quelques fleurs, allumera un cierge ou maintiendra, en témoignage constant de foi et d'amour, la flamme d'une lampe. C'est là, devant le Sacré-Cœur, que chaque soir la famille se réunira pour un acte d'hommage collectif, pour une humble prière de repentir, pour une demande de nouvelles bénédictions.

Le foyer honore dignement le Sacré-Cœur lorsque tous et chacun le reconnaissent comme Roi d'amour, soumission marquée par l'acte de consécration de la famille au Cœur de Jésus. La consécration n'est rien d'autre qu'un don total de soi-même à une cause ou à une personne sainte. Or le Cœur de Jésus s'est engagé à combler de grâces spéciales ceux qui se donneraient à Lui de cette manière : « Notre-Seigneur m'a promis, écrivait sainte Marguerite-Marie Alacoque, que nul de ceux qui se consacreront à ce divin Cœur ne mourra en disgrâce ! ».

Mais l'acte de consécration impose des devoirs qui obligent toute personne qui le prononce. Le règne du Sacré-Cœur dans la famille — et il a certes le droit de régner partout — veut qu'une atmosphère de foi et de piété y enveloppe les personnes et les choses. Qu'on éloigne donc des foyers consacrés tout ce qui pourrait contrister le Sacré-Cœur : plaisirs dangereux, infidélités, intempérances, livres, revues et images hostiles à la religion et à ses enseignements.

Qu'on en éloigne ces accommodements si fréquents de nos jours dans les relations sociales, ces prétentions de concilier la vérité et l'erreur, la licence et la morale, l'injustice égoïste et avare et les devoirs de la charité chrétienne. Qu'on éloigne de ces foyers consacrés certaines manières de cheminer à la limite de la vertu et du vice, entre le ciel et l'enfer.

Dans la famille consacrée, parents et enfants se sentent sous le regard et dans la familiarité même de Dieu ; aussi vivent-ils dans la docilité à ses commandements et aux préceptes de son Eglise.

Devant l'image du Roi des cieux devenu leur ami de la terre et leur hôte de toujours, ils affrontent sans crainte, mais non pas sans mérites, les fatigues de leurs devoirs quotidiens, les sacrifices qu'imposent parfois des difficultés extraordinaires, toutes les épreuves qu'envoient la Providence, tous les deuils et toutes les tristesses que la mort et la vie elle-même ne manquent jamais de semer sur les sentiers d'ici-bas.

Chers fils et filles, qu'il en soit ainsi de vos familles. Durant votre vie d'ici-bas demeurez unis à Jésus, recevez souvent la sainte communion, vénérez chaque jour l'image du Sacré-Cœur, et vous ne quitterez la terre que pour aller contempler au ciel éternellement la resplendissante et béatifiante réalité de ce Cœur divin. C'est en formant ce vœu que Nous vous donnons, à vous et à toutes les personnes qui vous sont chères, la Bénédiction apostolique, prélude et assurance des plus abondantes grâces.

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

Le Sacré-Cœur veut des familles

– 19 juin 1940 –

Il y a quarante ans, à une heure difficile pour la société chrétienne, et moins angoissante que la nôtre cependant, Notre glorieux prédécesseur Léon XIII rappelait dans son encyclique *Annum sacrum* l'apparition de la croix à un jeune empereur en signe de la prochaine victoire, alors que le joug des Césars opprimait l'Eglise du Christ. « *Aujourd'hui*, ajoutait Léon XIII[16], *apparaît à nos regards un autre symbole, présage des plus heureux : c'est le Cœur Sacré de Jésus, surmonté de la croix et resplendissant au milieu des hommes d'un incomparable éclat. C'est en lui que nous devons mettre toutes nos espérances ; c'est à lui que nous devons demander le salut des hommes et de lui qu'il nous faut l'espérer.* »

Cette invitation, jeunes époux, Nous tenons, en ce mois du Sacré-Cœur, à vous l'adresser au milieu des troubles actuels, à vous qui avez besoin, plus que d'autres, de regarder l'avenir avec confiance.

Dieu, qui a créé l'homme par amour et pour en être aimé, n'a pas seulement fait appel à son intelligence et à sa volonté : il a pris lui-même, pour toucher les cœurs, un cœur de chair. Et comme c'est dans la pleine donation mutuelle que l'amour de deux cœurs trouve son expression la plus forte, Jésus daigne proposer à l'homme un échange de cœurs ; il a donné le sien sur le Calvaire, il le donne chaque jour des milliers de fois sur l'autel ; il demande en retour le cœur de l'homme : « *Mon fils, donne-moi ton cœur* » (Pr 23, 26). Cet appel universel s'adresse spécialement à la famille, car le divin Cœur lui promet, à elle, des faveurs toutes particulières.

La famille dans le plan de Dieu

Chef-d'œuvre du Créateur, l'homme est fait à l'image de Dieu (Gn 1, 26-27). Or, dans la famille, cette image acquiert, pour ainsi dire, une ressemblance spéciale avec le divin modèle. Comme l'essentielle unité de la nature divine existe en trois personnes distinctes, consubstantielles et coéternelles, ainsi, l'unité morale de la famille humaine se réalise dans la trinité du père, de la mère et des enfants. La fidélité conjugale et l'indissolubilité du mariage chrétien constituent le principe d'une unité qui peut sembler importune à la partie inférieure de l'homme, mais qui est conforme à sa nature spirituelle. D'autre part, l'ordre donné au premier couple humain : « *Croissez et multipliez-vous* » (Gn 1, 22), fait de la fécondité une loi ; il assure à la famille la perpétuité à travers les siècles et met en elle comme un reflet d'éternité.

C'est à la famille que furent promises et accordées les grandes bénédictions de l'Ancien Testament. Noé ne fut point seul à être sauvé du déluge : il entra dans l'arche « *avec son fils, son épouse et les épouses de ses fils* » (Gn 7, 7), pour en sortir sain et sauf avec eux (Gn 8, 18). Dieu alors le bénit, lui et sa descendance, à laquelle il ordonna de croître et de se multiplier jusqu'à remplir la terre (Gn 9, 1). Les promesses solennelles de Dieu à Abraham, saint Paul (Gal., 3, 16) relève qu'elles ne s'adressaient pas au seul patriarche, mais qu'elles s'étendaient à toute sa descendance, laquelle était destinée à posséder la terre promise et à se multiplier infiniment (Gen., XV et XVII). Lorsque Sodome fut détruite à cause de ses iniquités, et précisément pour ses délits contre la famille, le fidèle Lot, averti par les anges, fut épargné avec ses filles et ses gendres (Gn 19, 12-14). Héritier des promesses et des prédilections du Très-Haut, David chanta la miséricorde de Dieu qui se répandrait sur sa race (Ps 17, 51) de génération en génération (Ps., LXXXIX, 1). Car, si Dieu le prit, petit berger conduisant son troupeau, s'il lui donna un grand nom et le libéra de ses ennemis, c'était pour lui annoncer qu'il « lui ferait une maison », c'est-à-dire une famille, et qu'il aurait pour elle les soins d'un père : « *Lorsque tes jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères, je te susciterai une postérité* » (II Rois, 7, 8-12).

16 Leonis XIII Acta, 19, pp. 78 – 79.

Pareillement, la Loi Nouvelle assure des grâces nouvelles à la famille. Le sacrement fait du mariage un moyen de sanctification pour les époux et une source inépuisable d'assistance surnaturelle. Il fait de l'union des époux le symbole de celle du Christ et de l'Eglise ; par lui, les époux deviennent les collaborateurs du Père dans l'œuvre de la création, du Fils dans l'œuvre de la Rédemption, du Saint-Esprit dans son œuvre d'illumination et d'éducation. N'est-ce point là de la part de Dieu une véritable prédilection, un amour de son Cœur, comme le chantait le psalmiste à la vue des pensées du divin Cœur au cours des générations humaines ? *Cogitationes cordis eius in generatione et generationem* (Ps 32, 11).

Le Sacré-Cœur et la famille

Mais il y a plus. Aux familles chrétiennes le Sacré-Cœur promet et donne davantage. Il a voulu, avant tout, leur offrir un modèle pour ainsi dire plus tangible et plus imitable que la sublime et inaccessible Trinité. Jésus, qui, « *auteur et consommateur de la foi* », renonça aux joies humaines et, « *au lieu de la joie qu'il avait devant lui, endura une croix dont il méprisa l'infamie* » (He 12, 2), Jésus n'en goûta pas moins les douceurs du foyer domestique à Nazareth. Nazareth est l'idéal de la famille : l'autorité sereine et sans âpreté s'y allie à l'obéissance souriante et sans hésitation ; l'intégrité s'y joint à la fécondité, le travail à la prière, la bonne volonté de l'homme à la bienveillance de Dieu. Tel est l'encourageant exemple que Jésus propose aux familles chrétiennes.

Mais à vous, chefs de famille des siècles nouveaux, son Cœur réserve des bénédictions encore plus explicites. Ce divin Cœur s'est engagé à assister et à protéger dans leurs nécessités les familles qui se consacraient à Lui. Hélas ! que de soucis, parfois bien durs, pèsent aujourd'hui sur les familles, et combien d'autres les menacent ! Personne, peut-être, ne peut se dire aujourd'hui sans malheur et sans préoccupation pour l'avenir ; et dans la famille le péril de chacun devient la sollicitude de tous et le péril de tous augmente l'anxiété de chaque membre.

C'est donc, maintenant plus que jamais, le moment pour les familles chrétiennes de se tourner vers le Sacré-Cœur et de lui consacrer tout ce qui leur est cher. Confiez-lui le jeune foyer que vous venez de fonder et qui ne désire que s'accroître dans le calme, au milieu des agitations du monde extérieur. Confiez-lui la maison paternelle que vous avez dû peut-être abandonner, quittant des parents âgés, privés désormais de votre appui. Confiez-lui votre patrie, dont la terre fécondée par la sueur et peut-être par le sang de vos ancêtres, vous demande de la servir avec générosité. Avec Nous confiez-lui la sainte Eglise, qui a des promesses de vie éternelle et ne succombera point aux assauts de l'enfer, mais qui pleure comme Rachel sur beaucoup de ses fils qui ne sont plus (Jr 31, 15), sur tant d'églises détruites, sur tant de prêtres entravés dans l'exercice de leur ministère, sur de pauvres âmes sans nombre, brebis errant parmi les ruines de leur bercail anéanti ou dans les regrets de l'exil, tandis que la ruse et la séduction s'unissent pour les éloigner de leur véritable Pasteur.

Confiez enfin l'humanité entière au Sacré-Cœur, cette humanité divisée, déchirée, ensanglantée. Des milliers d'hommes oublient leur baptême et parfois même la loi naturelle que le doigt du Créateur a gravée au fond de chaque conscience. Puissent-ils en retrouver le souvenir avec un sentiment de douloureuse confusion et, après leurs prévarications, rentrer dans leur propre cœur : *Mementote istud et confundamini : redite, praevaricatores, ad cor !* (Is 46, 8). Puissent-ils, dans ce retour à leur passé et à celui de leurs pères, se souvenir qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il est sans égal : *Recordamini prioris saeculi quoniam ego sum Deus... nec est similis mei* (ib., IX). Mais qu'ils se souviennent surtout, en contemplant l'image du Sacré-Cœur, que ce Dieu sans égal s'est fait égal aux hommes ; qu'il a un cœur semblable au leur et blessé d'amour pour eux ; que ce Cœur, vivant au tabernacle, est prêt à recevoir leur repentir et leurs supplications, toujours ouvert pour répandre sur eux, avec l'effusion de son sang, l'abondance de ses grâces, seules capables de guérir toutes les misères, de sécher toutes les larmes, de réparer toutes les ruines.

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

La consécration au Sacré-Cœur établira la paix

– 26 juin 1940 –

L'audience générale de ce jour réunissait de nombreux jeunes couples et, parmi d'autres pèlerins, 250 enfants de la paroisse Saint-Michel Archange di Pietralata de Rome. Parlant tout d'abord aux jeunes époux, le Saint-Père leur rappela que seul l'Evangile est source de la paix domestique.

Nous pourrions aujourd'hui, chers jeunes époux, proposer à votre contemplation la gracieuse image que l'Eglise offrait avant-hier à la piété de ses fidèles : un enfant, Jean-Baptiste, fruit miraculeux d'une union restée longtemps stérile, et dont la naissance s'accompagna de prodiges tels que les amis de la famille et les voisins se demandaient avec stupéfaction : « *Que sera donc cet enfant ?* » (Lc 1, 66).

Nous pourrions aussi Nous agenouiller avec vous au tombeau des Princes des apôtres, dont l'Eglise célébrera dans trois jours la fête solennelle, et réveiller pour vous l'écho des sages leçons que saint Pierre dans sa première lettre (III, 1-7) et saint Paul dans son épître aux Ephésiens (V, 22-33) donnaient aux fidèles de leur temps.

Mais parmi les agitations de notre époque, l'avenir de votre jeune foyer vous cause peut-être des soucis, et Nous préférons vous adresser quelques paroles d'encouragement, comme naguère à d'autres jeunes époux. Nous préférons vous dire : « Chers fils et filles, tournez-vous vers le Sacré-Cœur de Jésus, consacrez-vous pleinement à lui et vous vivrez dans la sérénité de la confiance. »

Il n'y a pas de doute que si l'on veut trouver une solution durable à la crise actuelle, il faudra rebâtir la société sur des fondements moins fragiles, c'est-à-dire plus conformes à la source première de toute vraie civilisation, la morale du Christ. Il est non moins certain que pour y parvenir il faudra avant tout rechristianiser les familles, dont beaucoup ont oublié la mise en pratique de l'Evangile, la charité qu'elle exige et la paix qu'elle apporte.

La famille, principe de la société

La famille est le principe de la société. De même que le corps humain se compose de cellules vivantes qui ne sont pas simplement juxtaposées, mais constituent par leur relations intimes et permanentes un tout organique, ainsi la société est formée, non point d'un conglomérat d'individus qui apparaissent un instant pour disparaître ensuite, mais de la communauté économique et de la solidarité morale des familles, qui, transmettant de génération en génération le précieux héritage du même idéal, de la même civilisation et de la même foi religieuse, assurent ainsi la cohésion et la continuité des liens sociaux. Saint Augustin le notait il y a quinze siècles, lorsqu'il écrivait que la famille doit être l'élément initial et pour ainsi dire une cellule – *particula* – de la cité. Et comme toute partie est ordonnée à la fin et à l'intégrité du tout, il en déduisait que la paix domestique entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent tourne à la concorde des citoyens[17]. Ceux-là le savent bien, qui, pour chasser Dieu de la société et la jeter dans le désordre, s'efforcent d'ôter à la famille le respect et le souvenir même des lois de Dieu, exaltant le divorce et l'union libre, mettant des entraves à la tâche providentielle des parents envers leurs enfants, inspirant aux époux la peur des fatigues matérielles et des responsabilités morales qu'entraîne le poids glorieux d'une nombreuse famille. C'est contre de tels périls que Nous désirons vous prémunir en vous recommandant de vous consacrer au Cœur de Jésus.

Ce qui a manqué, ce qui manque au monde pour vivre dans la paix, c'est l'esprit de renoncement évangélique ; et cet esprit manque parce que l'affaiblissement de l'esprit de foi développe l'égoïsme, ruine de la félicité commune. De la foi jaillissent : la crainte de Dieu et la piété, qui rendent les hommes pacifiques ;

17 De Civitate Dei, 1. 10 c. 16.

l'amour du travail, qui conduit à l'accroissement des richesses même matérielles ; l'équité, qui en règle et assure la juste répartition ; la charité, assidue à réparer les inévitables brèches que les passions humaines ouvrent dans le principe de la justice.

La dévotion au Sacré-Cœur incite à l'esprit de sacrifice

Toutes ces vertus supposent l'esprit de sacrifice que l'Evangile impose aux chrétiens : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même* » (Mt 16, 24). Dans les relations sociales et internationales, la cupidité des individus et des nations ne pourra jamais s'accorder avec le bien-être de tous. « *D'où viennent les guerres et les luttes parmi vous ?* demande l'apôtre saint Jacques (Jc 4, 1). *N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans vos membres ?* »

Pour retrouver la paix, les hommes doivent donc réapprendre ce que leur prêchent depuis de longs siècles le Christ et son Eglise : le sacrifice des aspirations et des désirs incompatibles avec les droits d'autrui ou avec l'intérêt commun. Voilà où conduit la voie douce et sûre de la dévotion au Sacré-Cœur.

Tout d'abord, l'image du Cœur divin entouré de flammes, couronné d'épines et ouvert par la lance, rappelle jusqu'où Jésus a aimé les hommes et s'est sacrifié pour eux, c'est-à-dire, selon sa propre expression, « *jusqu'à s'épuiser et se consumer* ». En outre, la plainte du Sauveur touchant les infidélités et les ingratitudes des hommes imprime à cette dévotion un caractère essentiel de dévotion expiatrice. Double aspect merveilleusement mis en relief par Notre grand prédécesseur Pie XI dans son encyclique *Miserentissimus Redemptor* et dans la collecte de la messe du Sacré-Cœur, où il est dit qu'il faut joindre à l'hommage de notre piété, *devotum pietatis nostrae obsequium*, une digne satisfaction pour nos fautes, *dignae satisfactionis officium*. Ce double élément donne à la dévotion au Sacré-Cœur une particulière puissance à rétablir l'ordre lésé, donc à préparer et à promouvoir le retour de la paix. La grande œuvre du Christ, ou, pour parler comme saint Paul (II Co 5, 19), l'œuvre que Dieu accomplissait en lui, était de réconcilier le monde avec le Père, *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi*, et le sang dont le Cœur de Jésus crucifié versa les dernières gouttes, est le sceau de la nouvelle alliance (I Co 11, 25) qui renoue entre Dieu et l'homme les liens d'amour qu'avait rompus le péché originel.

Faites donc de ce Cœur le Roi de votre foyer, et vous y établirez du même coup la paix. Et cela d'autant plus qu'il a renouvelé et spécifié les bénédictions de son Père céleste aux familles, par la promesse de faire régner la paix dans celles qui se consacreraient à lui.

Si seulement tous les hommes entendaient cette invitation et ces promesses ! Deux de Nos prédécesseurs, Léon XIII et Pie XI, Pères communs de la chrétienté et guides inspirés du genre humain sur cette terre, ont bien consacré solennellement le genre humain au Cœur de Jésus ; mais que d'âmes ignorent encore, que d'âmes méprisent la source de grâce qui leur a été ouverte et qui leur reste d'un accès si facile ! Ah ! ne soyez point du nombre de ces insensés ou de ces négligents qui refusent au Roi d'amour la porte de leur foyer, de leur cité, de leur nation, et qui retardent ainsi le jour où le monde retrouvera la paix et la vraie félicité ! Fermeriez-vous votre fenêtre, si venait s'y présenter à vous, comme à Noé dans l'arche, la colombe avec le rameau d'olivier ? Or, ce que promet et apporte le Sacré-Cœur, c'est plus qu'un symbole : c'est la réalité même de la paix. Jésus ne vous demande que le don sincère de votre cœur : voilà la vraie consécration. Ayez le courage de la faire, et vous saurez par expérience que Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité.

Quelles que soient, aujourd'hui ou demain, les difficultés qui vous entourent, vous n'éprouverez plus ces peurs et ces tristesses qui mènent au découragement. Se décourager, c'est manquer de cœur ; or, à la place d'un faible cœur humain, vous aurez un cœur conforme à celui de Dieu même. Vous verrez alors se réaliser pour votre famille et votre patrie, pour la chrétienté, pour l'humanité entière, la promesse du Seigneur au prophète Jérémie : « *Je leur donnerai un cœur pour me connaître... ; ils seront mon peuple et je serai leur Dieu, car ils reviendront à moi de tout leur cœur* » (Jr 24, 7).

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

Le prix infini du Sang de Jésus

– 3 juillet 1940 –

Le prix infini du Sang de Jésus

La piété des fidèles consacre le mois de juillet au Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en l'honneur duquel l'Eglise célèbre une solennelle fête liturgique le premier jour de ce mois. C'est de ce sujet, cher à toute âme chrétienne, que Nous désirons brièvement vous entretenir. Puisse, à une heure de luttes cruelles où coulent des fleuves de sang humain, puisse la contemplation des merveilles du Sang divin, source inépuisable de réconciliation et de paix répandue par pur amour, remplir vos âmes de réconfort et d'espérance.

Vous n'ignorez certes pas le prix infini du Sang rédempteur ; vous savez que certaines églises ou chapelles se vantent d'en conserver quelques restes ou traces, comme celles qu'on vénère à la Scala Santa. Vous savez surtout qu'au tabernacle, sous les apparences de l'hostie, est la réalité même de ce Sang, présent avec le corps, l'âme et la divinité du Sauveur. Vous avez plus d'une fois, en adorant cet auguste sacrement, répété avec la sainte liturgie : *Pange, lingua, gloriosi corporis mysterium sanguinisque pretiosi*, « *Chante, ô ma langue, le mystère du glorieux Corps et du Précieux Sang*. » Et nombre d'entre vous, Nous voulons le croire, ont célébré avant-hier par une pieuse communion la fête du Précieux Sang. Saint Pierre emploie cette expression dans son épître aux chrétiens de son temps : « Sachez que vous avez été affranchis de la vaine manière de vivre que vous teniez de vos pères, non par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un Sang Précieux, celui de l'agneau sans défaut et sans tache, le Sang du Christ » (I P 1,18-19).

Cette même expression est en usage dans les prières de l'Eglise, témoin ce verset du *Te Deum* qu'on récite à genoux : *Te ergo quaesumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti*, « *Daignez, Seigneur, venir en aide à vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre Précieux Sang*. »

Il est naturel que chacun estime son propre sang comme un bien de haute valeur ; il transporte, en effet, aux différents tissus la nourriture et l'oxygène, tandis que ses corpuscules blancs défendent l'organisme contre l'invasion des bactéries. Partant, un des premiers soins des parents est de transmettre à leurs enfants un sang non altéré ni appauvri par les maladies internes, des contaminations externes ou une dégénération progressive.

Lorsque vous appelez vos enfants les héritiers de votre sang, vous devez songer à quelque élément plus élevé que la seule génération physique : vous êtes, et vos enfants doivent être, les rejetons d'une race de saints, selon la parole de Tobie à sa jeune épouse : *Filii Sanctorum sumus*, « *Nous sommes enfants des saints* » (Tb 8,5), c'est-à-dire des hommes sanctifiés et participants de la nature divine moyennant la grâce. En vertu du baptême qui lui a appliqué les mérites du Sang divin, le chrétien est fils de Dieu, un de « *ceux qui*, selon saint Jean (1, 12-13), *croient en son nom et qui ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu* ». Lorsque, par conséquent, dans un pays de baptisés, on parle de transmettre le sang des pères aux fils, qui devront vivre et mourir non point comme des animaux sans raison, mais en hommes et en chrétiens, il ne faut pas restreindre le sens de ce mot à une idée purement biologique et matérielle, mais l'étendre à ce qui est comme le liquide nourricier de la vie intellectuelle et spirituelle : le patrimoine de foi, de vertu et d'honneur que les parents transmettront à leurs enfants, est mille fois plus précieux que le sang, si riche soit-il, qu'ils répandent en leurs veines.

Les membres des familles nobles vantent leur sang illustre, et cet insigne honneur, fondé sur le mérite des aïeux, comporte dans leurs héritiers autre chose que de seuls avantages physiques. Mais tous ceux qui ont reçu la grâce du baptême peuvent se dire « princes du sang », non d'un sang simplement royal, mais d'un sang divin. Inspirez donc, chers jeunes époux, aux enfants que Dieu vous donnera, une telle estime de cette noblesse surnaturelle, qu'ils soient prêts à tout souffrir plutôt que de perdre un trésor si précieux.

Les bienfaits du Précieux Sang

Songez, pour l'apprécier mieux encore, aux bienfaits du Précieux Sang. Vous connaissez l'histoire de la première Pâque de l'Ancien Testament ; quand le Seigneur envoya son ange frapper les premiers-nés des Egyptiens, il ordonna aux enfants d'Israël d'immoler un agneau sans tache et de marquer de son sang les portes de leurs maisons. A la vue de ce signe, l'ange passerait outre et épargnerait les fils du peuple élu (Ex., XII). Toute la tradition, dès les Apôtres et les Pères, voit dans cet agneau la figure du Christ immolé sur la croix afin que les hommes, marqués de son Sang rédempteur, soient sauvés de la mort éternelle.

Si pur que fût l'agneau pascal de l'Ancien Testament, Dieu n'en acceptait l'hommage que comme un rite provisoire. Tout autre est le sang humain par sa fonction et sa valeur symbolique. Versé par un criminel, il crie vengeance devant Dieu, comme celui d'Abel (Gn *4,* 10). Versé par amour pour le prochain, il constitue le plus grand acte possible de charité (Jn 15, 13), celui que le Christ a accompli pour nous. C'est précisément parce que les victimes animales étaient impuissantes à ôter les péchés du monde, que le Verbe s'est incarné pour s'offrir au Père en holocauste d'adoration et d'expiation (He 10) ; dans la plénitude de sa liberté (Is 53,7 ; Jn 10, 17-18) il a donné sa vie et versé son sang pour la rédemption de l'humanité pécheresse.

Cette effusion rédemptrice commença huit jours après la naissance de Jésus, dans le rite sacré de la circoncision ; elle se continua plus tard durant les heures douloureuses de sa Passion, dans l'angoisse de l'agonie de Gethsemani, sous les coups de la flagellation, lors du couronnement d'épines au prétoire ; elle se consomma au Calvaire, où son Cœur fut transpercé afin de demeurer toujours ouvert pour nous. Le sang que Jésus répandait ainsi en sacrifice et qui faisait de lui « le Médiateur de la nouvelle alliance », suivant le mot de saint Paul, « *parlait mieux qu'Abel* » (He 12, 24) : parce que son cri de miséricorde et de rémission est celui d'un Homme-Dieu, la voix du pardon couvre celle du délit.

La dévotion au Précieux Sang

Renouvelez donc en vos cœurs, chers fils et filles, la salutaire dévotion au Précieux Sang ; ineffaçable est le signe que le baptême a imprimé en vous. Dans la nature même, le sang versé semble se coller aux mains du criminel, comme le délit et le remords s'attachent à sa conscience. La poésie et l'art dramatique ont tiré de cette persistance si tenace des effets impressionnants. En vain Pilate lava, devant le peuple, les mains qui avaient signé la condamnation à mort du Juste (Mt 27, 24) : jusqu'à la fin des siècles, l'empreinte du Sang divin restera attachée, ineffaçable, à sa mémoire : *Passus sub Pontio Pilato*, « *il a souffert sous Ponce Pilate* ». Il dépend de vous, époux chrétiens, de donner au Sang du Christ en vos âmes et en celles de vos enfants une voix de pardon, ou une voix de vengeance. Conservée toujours vive et dans l'éclat de sa première fraîcheur, l'empreinte du Sang divin ne parle que de rédemption et de miséricorde ; obscurcie et souillée par la fange du péché, elle se change en flétrissure de condamnation. Même alors, pourtant, il vous reste un refuge : auriez-vous commis d'innombrables fautes, vous pouvez toujours, par un repentir sincère, laver de nouveau la robe de votre baptême dans le Sang de l'Agneau (Ap 1, 5), qui ne cesse de couler pour vous dans les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Ainsi, pieusement conservé, ou reconquis avec un humble courage, ce signe sera votre protection quand passera sur vous et votre postérité l'Ange exécuteur de la Justice divine.

En outre, dès maintenant et pour votre vie entière, vous pouvez faire votre cri d'amour de ce qui fut un cri de haine de la part des Juifs : *Sanguis eius super nos et super filios nostros* — « *Que son Sang retombe sur nous et sur nos enfants !* » (Mt 27, 25) — « *Seigneur Jésus, direz-vous, faites qu'il retombe en grâces de rédemption sur nous, sur tous ceux qui nous sont chers et en particulier sur ceux qui seront, s'il vous plaît, les héritiers de notre sang !* »

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

Le Très Précieux Sang et le pardon

– 10 juillet 1940 –

Le Saint-Père développe longuement dans ce discours un autre aspect du mystère du Précieux Sang versé pour notre Rédemption : le pardon des offenses.

Comme vous le savez, chers fils et filles, l'Eglise, durant le mois de juillet, honore particulièrement le Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et dans sa liturgie elle supplie le Père céleste, « *qui a constitué son Fils unique Rédempteur du monde et a voulu se laisser apaiser par son sang* »[18], de nous en faire sentir la bienfaisante efficacité. Tel fut l'objet de notre bref discours à l'audience de mercredi dernier ; tel sera — mais sous un autre aspect — le sujet de la présente allocution. Le mystère de ce sang généreusement versé est aussi inépuisable que sa source ; et la méditation de l'œuvre rédemptrice, c'est-à-dire du plus généreux des pardons, est à l'heure actuelle plus que jamais salutaire et opportune.

Dans le monde visible apparaissent, au cours des siècles, non seulement des taches, mais des torrents de sang, qui couvrent les cités détruites et les campagnes dévastées. Or, trop souvent, le sang versé par la violence fait germer la rancune, et la rancune du cœur humain est profonde comme un abîme, et cet abîme appelle un autre abîme, comme l'onde suit l'onde, comme la calamité suit la calamité (Ps 41, 8). Il en va autrement du monde des âmes. Là aussi courent des fleuves de sang, mais ce sang répandu par amour porte avec lui le pardon des injures. Le Cœur de l'Homme-Dieu, dont il émane, est un abîme : « *Cœur de Jésus, abîme de toutes les vertus* », disent en effet les litanies du Sacré-Cœur. Abîme de vertus qui n'appelle au fond des cœurs qu'un autre abîme de douceur et de miséricorde. Depuis que le Christ a offert son sang pour l'humanité qui croit en lui, elle nage dans un océan de bonté et respire une atmosphère de pardon.

La pluie bienfaisante du Sang divin

Avez-vous déjà, au soir d'une accablante journée d'été, regardé la terre rafraîchie par une pluie d'orage ? Sur les monts et dans les vallées, les trombes d'eau ont en quelques instants détrempé le sol, et lorsque le ciel redevient serein et que l'arc-en-ciel étend son ruban aux sept couleurs sur le gris du firmament, il monte du sol humide une vapeur chargée d'odeurs végétales : on dirait l'haleine tiède d'un grand organisme vivant, avide d'expansion. A ce parfum de l'eau, l'arbre coupé — comme disait Job (Jb 14, 7-9) — et qui semblait mort, reprend espoir et retrouve bien vite la chevelure de son feuillage. C'est là une faible image des bienfaits dont les torrents du Sang rédempteur ont inondé la terre. Si les cataractes du ciel, ouvertes quarante jours durant, suffirent à la submerger (Gn 7, 11), comment le sang divin, qui jaillit depuis dix-neuf siècles du Cœur de Jésus sur des milliers d'autels, n'aurait-il pas inondé et pour ainsi dire imprégné le monde des âmes ? David songeait peut-être à cette bienfaisante effusion lorsqu'il parlait d'une abondante pluie réservée à la postérité de Dieu. *Pluviam volontariam segregabis, Deus, hereditati tuae* (Ps., Lxvii, 10). La pluie, condition essentielle de la fertilité pour la Palestine et grande récompense de Dieu pour ceux qui observent ses commandements (Dt 11, 11-14), symbolise donc, bien qu'imparfaitement, la régénération du genre humain dans le sang du Christ.

Le pardon dans l'Ancien Testament

Du reste, ce serait une erreur de croire que l'Ancien Testament n'ait pas enseigné le pardon des injures. On y trouve à ce sujet de sages avertissements qui s'adressent en particulier à vous, jeunes époux. « *Ne garde le souvenir d'aucune offense de la part du prochain* », dit l'Ecclésiastique (x, 6). Or, il est parfois plus dur d'oublier les offenses que de les pardonner. Avant tout pardonnez-vous, et Dieu vous fera la grâce de savoir oublier. Mais chassez par-dessus tout le désir de la vengeance, que le Seigneur condamnait ainsi dans l'Ancienne Loi : « *Ne cherche pas la vengeance et ne conserve point le souvenir de l'injure de tes*

18 Bréviaire romain, oraison du 1er juillet.

concitoyens » (Lv 19, 18). On pourrait dire aujourd'hui en d'autres paroles : « Gardez-vous de la rancune contre vos voisins : cette famille qui habite au-dessus, au-dessous, ou en face de vous ; ce propriétaire avec qui vous avez un mur mitoyen ; ce négociant dont le commerce vous fait concurrence ; cette personne de votre parenté dont la conduite vous humilie. » Voici un autre avertissement de l'Ecriture : « *Ne dites point : Je lui ferai ce qu'il m'a fait, je rendrai à chacun selon sa conduite envers moi* » (Pr 24, 29). Car celui qui veut se venger subira la vengeance du Seigneur, qui tiendra un compte exact de ses péchés (Si 28, 1). Quelle est grande, en effet, la folie de la rancœur dans une âme pécheresse qui a un si grand besoin d'indulgence ! L'écrivain sacré souligne ce contraste criant : « *Un homme conserve de la colère contre un autre homme, et il demande à Dieu sa guérison !... Il n'a pas pitié d'un homme, son semblable, et il supplie pour ses propres fautes !* » (ib., 3-4).

et dans le Nouveau Testament

Mais c'est surtout après que la Nouvelle Alliance entre Dieu et les hommes fut scellée dans le sang du Christ (Lc 22, 20) que devint générale la loi de l'inlassable pardon et de la colère qui le cède à l'amour : « *O Pierre, répondit le Christ à l'apôtre qui l'interrogeait, tu pardonneras à ton frère, je ne dis pas sept fois, mais septante fois sept fois* » (Mt 18, 22), c'est-à-dire que, sans réserves et sans limites, le chrétien doit se tenir prêt à pardonner les offenses du prochain. Le divin Maître enseigne ailleurs : « *Lorsque vous êtes debout pour faire votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses* » (Mc 11, 25). Et il ne suffit même pas de ne pas rendre le mal pour le mal. « *Vous savez, ajoutait Jésus, qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent* » (Mt 5, 43-44). Telle est la doctrine chrétienne de l'amour et du pardon, doctrine qui exige parfois de lourds sacrifices.

il faut pardonner dans la vie internationale

Le danger de l'heure actuelle, par exemple, c'est que dans bien des cœurs le noble et légitime sentiment du patriotisme ne dégénère en passion de vengeance, en orgueil insatiable chez les uns, en incurable rancœur chez les autres. Un chrétien fidèle et courageux dans la défense de sa patrie n'a pas le droit de haïr ceux qu'il est obligé de combattre. On voit sur les champs de bataille les personnes attachées au service des ambulances, les infirmiers et infirmières, se prodiguer pour les soins des malades et des blessés sans distinction de nationalité. Mais faut-il donc que les hommes arrivent jusqu'au seuil de la mort pour se reconnaître frères les uns des autres ? Cette admirable, mais peut-être tardive charité, ne suffit point ; il faut que, par la méditation et la pratique de l'Evangile, la multitude des chrétiens prenne enfin conscience des liens fraternels qui l'unissent dans une commune rédemption par les mérites du sang de Jésus-Christ ; il faut que les âmes trouvent, dans ce même sang devenu leur breuvage, la force, héroïque au besoin, d'un mutuel pardon, lequel n'exclut point le rétablissement, indispensable à toute vraie et durable concorde, de la justice ou du droit lésé.

... et dans la vie du foyer

Mais revenons à vous, chers jeunes époux. Ne vous faudra-t-il pas, dans la vie où vous venez de vous engager, pratiquer un jour l'oubli des offenses d'une manière que d'aucuns estimeront dépasser les forces humaines ? Ce cas heureusement rare entre époux vraiment chrétiens, n'est pas impossible, car le démon et le monde hantent le cœur humain, si prompt dans ses mouvements, et tourmentent sa chair bien faible (Mc 14, 38). Mais sans aller à de pareilles extrémités, combien de petites contrariétés dans la vie quotidienne, que de légers heurts qui peuvent, si l'on n'y porte remède aussitôt, établir entre les époux une aversion latente et douloureuse ! De même entre parents et enfants ; si l'autorité doit agir, si elle doit maintenir ses droits au respect, les appuyer d'avertissements, de réprimandes et, au besoin, de punitions, combien serait déplorable, de la part d'un père ou d'une mère, la moindre apparence de ressentiment ou de vengeance personnelle ! Il n'en faut pas davantage, quelquefois, pour ébranler et détruire dans le cœur des enfants la confiance et l'affection filiales.

l'exemple de saint Gualbert

Après-demain, 12 juillet, la liturgie célèbre la fête d'un grand saint italien, Jean Gualbert, né d'une famille noble, à Florence, vers la fin du XIIe siècle. Son histoire montre jusqu'où peut aller le pardon des offenses et quelle récompense il reçoit de Dieu. Jeune chevalier, tout armé et escorté de soldats, il se rendait à une ville par un étroit chemin lorsque, à l'improviste, il se trouva devant l'assassin d'un membre très cher de sa famille. Le meurtrier, seul et sans armes, se vit perdu ; il tomba à genoux et étendit les bras en croix, attendant la mort. Mais Jean, par respect pour ce signe sacré, lui donna la vie, le releva et le laissa s'en aller librement. Puis, poursuivant son chemin, il entra dans l'église de San Miniato pour prier : il vit alors l'image du Crucifié pencher vers lui la tête dans un geste de tendresse infinie. Profondément ému, Jean prit la résolution de ne plus combattre que pour Dieu ; il coupa de ses propres mains sa belle chevelure et prit l'habit monastique ; la victoire qu'il avait remportée sur lui-même préludait à une longue vie de sainteté[19].

Chers fils et filles, vous n'aurez probablement pas à pratiquer un héroïsme aussi extraordinaire, et vous ne recevrez probablement pas une aussi prodigieuse faveur. Mais vous n'en devez pas moins vous tenir prêts chaque jour à pardonner les offenses reçues dans la vie familiale et sociale, selon cette parole que vous répétez chaque jour à genoux devant l'image du Crucifié : « Notre Père... pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » (Mt 6, 12). Si alors vous ne voyez pas le Christ se pencher vers vous visiblement dans un sourire, la tête couronnée d'épines, vous saurez pourtant, dans la conviction de la foi et de la confiance, que de ce front divin, que des mains et des pieds du Sauveur Jésus, que de ce Cœur surtout à jamais ouvert, le sang rédempteur déversera ses flots de pardon dans votre âme avec d'autant plus d'abondance que vous aurez vous-même pratiqué le pardon des offenses avec plus de générosité.

19 Acta Sanctorum Boll., juillet, t. III, pp. 313 et 343 – 344.

Le soucis des plus faibles d'après saints Camille de Lellis, Vincent de Paul et Jérôme Emilie

– 17 juillet 1940 –

Il existe en certains pays la coutume de célébrer tous les ans une « semaine de la bonté » ou de « la charité ». Si cet usage devait s'étendre à toute la grande famille chrétienne, il se trouverait, semble-t-il, peu de dates plus favorables que la mi-juillet : les trois saints que fête alors la liturgie, Camille de Lellis, Vincent de Paul et Jérôme Emilien, sont des merveilles de bonté. Ils ont tous les trois pratiqué d'une manière admirable la loi d'or de la charité ; mais la splendeur de cet or brille en chacun d'eux d'un éclat tout spécial. Camille se consacra surtout aux infirmes, aux incurables, aux moribonds. Vincent, le grand organisateur de la bienfaisance, se voua aux misérables, aux délaissés de toute sorte, et fonda diverses associations charitables d'hommes et de femmes, parmi lesquelles les Filles de la Charité, dont chacun connaît les ailes blanches comme l'innocence, amples comme l'amour, palpitantes comme le zèle. Jérôme s'apitoya de préférence sur la misère des enfants du peuple, sur les orphelins privés d'affection, abandonnés dans les rues, dénués de tout. Tous les trois ont souffert avec ceux qui souffraient et pris part, oublieux de leurs propres douleurs, aux peines d'autrui pour en alléger le poids.

Nous ne vous parlerons aujourd'hui que du premier de ces trois saints et Nous voulons vous exhorter, chers fils et filles, à suivre son lumineux exemple, à vous occuper, tant chez vous qu'au-dehors, des infirmes et des malades. Le mot infirme — du latin *in-firmus*, non ferme, non stable — désigne un être sans force, sans fermeté.

Or, dans toute famille, il y a généralement deux catégories d'êtres faibles qui réclament plus de soins et d'affection : les enfants et les vieillards.

Même aux animaux privés de raison l'instinct inspire de la tendresse envers leurs petits ; comment donc serait-il nécessaire, jeunes époux, futurs parents, de vous inculquer cette vertu ? Il peut cependant arriver qu'un excès de rigueur ou un manque de compréhension élève comme une barrière entre le cœur des enfants et celui des parents. Saint Paul disait : « *Je me suis fait faible avec les faibles... Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous* » (I Co 9, 22). C'est une grande qualité que de savoir se faire petit avec les petits, enfant avec les enfants, sans compromettre l'autorité paternelle ou maternelle. Au sein de la famille, il convient, en outre, d'assurer aux vieillards le respect, la tranquillité et les égards délicats dont ils ont besoin.

Les vieillards ! On est parfois dur, peut-être inconsciemment, à l'égard de leurs petites exigences, de leurs innocentes manies, que le temps a gravées dans leur âme, comme les rides sillonnent leur visage et devraient le rendre plus vénérable aux yeux d'autrui. On a facilement tendance à leur reprocher ce qu'ils ne font plus, au lieu de leur rappeler, comme ils le méritent, ce qu'ils ont fait. On sourit peut-être des défaillances de leur mémoire et on ne reconnaît pas toujours la sagesse de leur jugement. Dans leurs yeux voilés de larmes, on recherche en vain la flamme de l'enthousiasme ; mais on ne sait pas remarquer la lumière de la résignation où s'allume le désir des splendeurs éternelles. Heureusement que ces vieillards, dont le pas mal affermi hésite dans l'escalier, ou dont la blanche main tremblante se déplace avec lenteur dans un coin de la chambre, heureusement que ces vieillards sont souvent le grand-père ou la grand-mère, le père ou la mère auxquels nous devons tout. Envers eux, quel que soit notre âge, nous sommes tenus d'observer le précepte du Décalogue : « *Honore ton père et ta mère* » (Ex 20, 12). Vous ne serez donc pas du nombre de ces fils ingrats qui négligent leurs vieux parents et qui, bien souvent, se trouvent plus tard eux aussi abandonnés dans leurs propres besoins.

Toutefois, lorsqu'on parle de compassion envers les infirmes, on pense pour l'ordinaire aux personnes de tout âge affligées d'un mal physique, passager ou chronique. C'est surtout à soulager de telles souffrances que nous porte l'exemple de saint Camille. Sortant des hôpitaux, la flamme de son zèle s'étendit au loin ; sans attendre les malades, Camille allait lui-même à eux, les soigner et les réconforter chez eux. C'est qu'alors, et depuis des siècles, nombre de foyers avaient des infirmes — aveugles, estropiés, paralytiques — et des

malades de la fièvre, de la tuberculose, du cancer. N'y en a-t-il plus aujourd'hui ? Si Dieu préserve votre famille des maladies — ce que Nous souhaitons de tout cœur — souvenez-vous d'autant plus des misères du prochain et vouez-vous, autant que vous le pouvez et que vous le permettent vos devoirs, aux œuvres d'assistance et de bienfaisance.

Dans le jardin de l'humanité mûrit et mûrira toujours, depuis qu'il a perdu le nom de paradis terrestre, un des fruits amers du péché originel : la douleur. Instinctivement, l'homme l'a en horreur et la fuit ; il voudrait en perdre jusqu'au souvenir et à la vue. Mais, maintenant que le Christ incarné s'est « *anéanti lui-même* » en prenant la condition d'esclave (Ph 2, 7), maintenant qu'il lui a plu de choisir les faibles pour confondre les forts (I Co 1, 27), maintenant que le « *Christ, qui s'était proposé la joie a porté la croix sans faire cas de l'ignominie* » (He 12, 2), maintenant qu'il a révélé aux hommes le sens de la douleur et l'intime joie du don de soi-même à ceux qui souffrent, le cœur humain a découvert en lui-même des abîmes de tendresse et de pitié qu'il ne soupçonnait point. La violence, il est vrai, reste la maîtresse absolue dans les êtres dépourvus de raison et dans les âmes païennes d'aujourd'hui, pareilles à celles que saint Paul appelait en son temps *sine affectione,* « *sans cœur* », et *sine misericordia*, « *sans pitié pour les pauvres et pour les faibles* » (Rm 1, 31). Mais, pour les vrais chrétiens, la faiblesse est devenue un titre au respect et l'infirmité un titre à l'amour. Au contraire de l'intérêt et de l'égoïsme, la charité ne se recherche point elle-même (I Co 13, 5), mais se donne : plus un être est faible, misérable, suppliant, plus il lui apparaît objet de prédilection.

Au siècle de Camille de Lellis, le XVIe, l'organisation de la bienfaisance chrétienne n'avait pas encore atteint le développement que nous admirons aujourd'hui. Au cours de sa jeunesse dissipée, Camille fur accueilli à l'hôpital Saint-Jacques, à Rome, pour y être soigné. Désireux de mériter le droit d'un long séjour dans ce charitable hospice, il chercha à y être engagé comme aide-infirmier ; la passion du jeu lui fit oublier ses devoirs au point qu'on dut le congédier, d'innombrables essais ayant montré, au dire de ses biographes, qu'il était incorrigible et parfaitement inapte au service d'infirmier. Et pourtant Camille était l'homme dont la grâce divine allait faire le fondateur et le modèle des « Ministres des infirmes », c'est-à-dire d'un nouvel ordre religieux qui aurait pour mission spéciale de soigner les malades, de porter secours aux contagieux, de prêter assistance matérielle et spirituelle aux moribonds ; et cela, non pour un modeste salaire, mais pour l'amour du Christ souffrant dans les infirmes et avec le seul espoir de la récompense éternelle.

Une plaie qui, dès sa dix-septième année, apparut à son pied droit et qui dans la suite se transforma lentement en un profond ulcère purulent et incurable, s'étendit à toute la jambe ; mais elle ne l'empêcha point de se vouer quarante années durant au soulagement de toutes les douleurs, de voyager pour ses fondations ou pour secourir les sinistrés, de cheminer par les rues de Rome, de visiter les maisons des particuliers, ni de monter, le bâton à la main, les escaliers les plus raides, ayant au cœur la seule pensée de la charité.

Cette douloureuse plaie, il l'appelait la première miséricorde de Dieu ; la première, car d'autres infirmités très douloureuses devaient l'affecter dans la suite et il les reçut également comme des marques de la divine bonté. C'est une idée spécifiquement chrétienne que de voir dans la souffrance un signe de l'amour de Dieu et une source de grâces. Pour aider ses disciples à le comprendre, le Christ ne s'est point borné à leur imposer le précepte de la charité comme son commandement essentiel (Jn 13,34-35 ; Jn 12), ni à leur proposer l'exemple du bon Samaritain qui interrompt son voyage pour porter secours à un inconnu, étendu demi-mort sur le chemin : il a connu et expérimenté dans sa chair sacrée toute la gamme des douleurs humaines. Bien plus, il a voulu pour ainsi dire s'identifier avec les membres souffrants de l'humanité. Ses disciples le verront lui-même, ils verront son visage divin et ses plaies adorables dans toute chair humaine que la fièvre pâlit, que la lèpre ronge, ou que consume le cancer ; et si cette chair ensanglantée ou fétide répugne à la nature, ils y poseront longuement leurs lèvres dans un miséricordieux baiser d'amour, comme fit St Camille, comme fit Ste Elisabeth, comme firent St François-Xavier et tant d'autres saints. C'est qu'ils n'ignoraient point qu'au dernier jour le Seigneur leur dirait : L'infirme, le malade que vous avez visité ou secouru, c'était-moi-même. *Infirmus eram et visitastis me* « *J'étais infirme et vous m'avez visité* » (Mt 25, 36).

Puissiez-vous, vous aussi, chers fils et filles, par vos aumônes, votre prière, vos sacrifices et votre concours efficace, participer aux œuvres de miséricorde et vous assurer ainsi un accueil d'amour auprès du Juge suprême, qui vous ouvrira les portes du ciel et vous introduira dans les splendeurs de l'éternité.

L'exemple de saint Jacques le Majeur

– 24 juillet 1940 –

Après le tabernacle, où nous possédons l'invisible mais réelle présence de Jésus-Christ vivant ; après la Palestine, qui garde son saint Sépulcre et les vestiges de ses pas sur la terre ; après Rome, qui conserve les glorieux tombeaux des princes des apôtres, il n'est pas de lieu qui ait vu accourir, au fil des siècles, une telle foule de pieux pèlerins que Saint-Jacques de Compostelle, où reposent, selon une antique tradition, les reliques de l'apôtre Jacques le Majeur[20]. Et comme demain est le jour de sa fête, Nous aimerions Nous rendre en esprit avec vous, bien-aimés fils et filles, à ce célèbre sanctuaire, pour y recueillir quelques enseignements.

Si nous y allions par voie de terre, les chemins qu'ont tracés les pèlerins du moyen âge enveloppés du manteau et le bourdon à la main, ces longs chemins que montrent encore certains pays nous permettraient de relire les pieuses chroniques qui ornent la vie du saint de multiples détails. Mais nous voyageons en esprit, et nous pouvons nous en tenir à ce que nous rapportent les Evangiles et les Actes des apôtres.

Ces notes sont brèves, mais elles suffisent pour nous montrer que ce saint a bien commencé, que pour un temps il a moins bien continué, mais qu'il a fort bien couronné sa vie.

Un départ ferme et sérieux

Jacques eut un bon commencement. L'Evangile résume en peu de lignes l'appel du Christ à Jacques et à Jean, et la réponse des deux frères : « *Laissant à l'heure même leur barque et leur père, ils le suivirent* » (Mt 4, 21-22). C'est peu en apparence, et beaucoup en réalité. Lorsque Jacques (pour ne parler que de lui), laissait son père Zébédée dans la barque qui flottait près du rivage et où séchaient les filets suspendus aux antennes, il noyait à jamais dans les eaux du lac ses tendresses du passé et remettait sans réserve son avenir entre les mains du divin Maître. Vous aussi, chers jeunes époux, donnez-vous à Dieu sans retard dans la vie nouvelle où il vous a appelés. Prenez-en dès aujourd'hui les graves obligations au sérieux. Si jamais jusqu'ici vous avez connu une vie étourdie et légère, vous, jeunes hommes, une vie d'indiscipline ou d'indolence, et vous, jeunes femmes, une vie de frivolité et de vains attifements, ayez bien soin d'y renoncer. Appliquez toutes vos énergies aux devoirs de votre nouvel état. Le temps n'est plus des jeunes filles qui entrent dans le mariage sans pour ainsi dire le connaître ; mais il dure encore, hélas ! le temps où de jeunes époux s'imaginent qu'ils peuvent s'accorder dans les débuts de leur mariage une période de liberté morale et jouir de leurs droits sans tenir compte de leurs devoirs. C'est là une faute grave qui provoque la colère de Dieu ; une source de malheurs même temporels, dont la menace devrait inspirer de la crainte à tous. Celui qui commence par méconnaître ou mépriser son devoir, le négligera de plus en plus et finira presque par l'oublier, ainsi que les saines joies qu'il procure. Quand plus tard il s'en ressouviendra avec amertume, il comprendra qu'il est trop tard et versera peut-être de vaines larmes ; le couple infidèle à sa mission n'aura plus qu'à se dessécher dans la solitude désertique et désespérante de son stérile égoïsme.

Persévérer dans la vigilance et la prière

Ce n'est pas tout qu'un heureux départ : le salut de l'âme n'est promis qu'à la persévérance (Mt 10, 22). Par la générosité de son élan, Jacques avait bien débuté ; mais comment a-t-il continué ? L'Evangile nous renseigne en quelques traits. Il devint pour Jésus, qui ne reprend point son amour, un objet de prédilection. Jacques et Jean composaient avec Pierre, leur voisin et leur camarade de pêche, une triade à laquelle Jésus réservait d'exceptionnelles faveurs : ils furent les seuls témoins de son éclatante bonté dans la résurrection de la fille de Jaïre (Lc 8,49-56), de sa gloire dans la Transfiguration (Mt 17, 1-8), de sa tristesse et de sa soumission dans l'agonie de Gethsemani (Mc 14, 33). Mais c'est ici précisément que Jacques manqua de fidélité à son divin Maître. Il avait pourtant aimé Jésus avec sincérité ; il l'avait suivi avec ardeur ; et ce

20 Cf. Acta Leonis XIII, 4, 1884, p. 159 et suiv.

n'est pas sans raison que Notre-Seigneur avait donné aux deux frères de Zébédée le nom de « *fils du tonnerre* » (Mc 3,17). Leur bonne mère, ambitieuse comme bien d'autres, avait osé demander un jour à Jésus pour ses fils les premiers postes de son royaume. A la question du Sauveur : « *Pouvez-vous boire le calice que je boirai ?* » les deux intéressés avaient donné une réponse sincère : « *Nous le pouvons* » (Mt 20, 20-22). O Jacques, ton frère Jean, l'Apôtre de l'amour, sera au moins présent sur le Calvaire ; mais toi, où seras-tu alors ? La défection commença à Gethsemani, quand les trois apôtres préférés s'attirèrent cette douloureuse plainte du Sauveur : « *Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?* » — « *Veillez et priez*, ajoutait Jésus, *afin que vous n'entriez point en tentation !* » (Mt 26, 40-41).

Ainsi le maintien de la ferveur initiale exige la vigilance et la prière. Si vous avez imité saint Jacques dans la générosité de ses débuts, profitez de cette seconde leçon pour chercher dans la vigilance et la prière le secret de la persévérance. La plupart des enfants de nos pays catholiques l'apprennent certes de bonne heure. Mais il y a des jeunes gens qui pensent que dans le monde la prière, à partir de leur âge, est un encens dont il convient de laisser le parfum aux femmes, ainsi que certaines odeurs à la mode ; d'autres vont parfois à la messe, quand ils en ont le loisir, mais ils se jugent, semble-t-il, trop grands pour s'agenouiller, et il leur arrive de se dire trop peu mystiques pour s'approcher de la Table sainte. Il se rencontre aussi des jeunes femmes qui, malgré l'éducation soignée reçue de leurs mères ou de bonnes religieuses, se croient, une fois mariées, dispensées des normes de la plus élémentaire prudence : lectures, spectacles, danses, distractions dangereuses, elles se permettent tout.

Tout autre est la vie d'une véritable famille chrétienne. Ici le père sait que son âme est de même nature que celle de sa femme et de ses enfants. Il unit donc chaque jour sa prière à la leur et, comme il aime à les voir réunis autour de lui à la table du foyer, ainsi il aime à s'approcher avec eux de la Table eucharistique. L'épouse, avant même de sentir les responsabilités que lui imposera l'éducation des enfants, se dit à elle-même ce que plus tard elle devra dire à ses fils et à ses filles : Qui joue avec le feu se brûle et « *qui aime le danger y périra* » (Eccli., III, 27). Elle écoute la Sagesse divine qui proclame que l'épouse prudente est à l'époux un don spécial de Dieu (Prov. 19, 14). Elle ne peut enfin se rappeler sans effroi le grave avertissement de l'Ecriture, esquissé dans l'Ancien Testament et exprimé dans le Nouveau, que l'amour déréglé du monde tourne en inimitié contre Dieu (Jc. 4, 4).

L'exemple de saint Jacques dans sa mort

La troisième leçon, saint Jacques nous la donne dans sa mort. Ici, comme pour le reste, l'Ecriture est sobre : « *Le roi Herode (-Agrippa) fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean* » (Ac 12, 2). De tout ce qu'avait entrepris l'apôtre après la Résurrection, de ses voyages, de ses fatigues pour sauver les âmes, aucune mention spéciale dans l'Ecriture. Mais il ressort du texte cité plus haut que saint Jacques but effectivement le calice que Jésus lui avait prédit et qu'il avait accepté généreusement : il mourut martyr. Le Rédempteur avait d'autre part oublié et pardonné la faiblesse dont l'apôtre s'était rendu coupable aux tristes heures de la Passion : le soir même de sa glorieuse résurrection Jésus apparaissait à ses disciples et il leur adressait non point d'amers reproches, mais un salut plein d'amour : « *Que la paix soit avec vous* » : *Pax vobis* ! (Jn 20, 19).

Chers fils et filles, Nous avons déjà plus d'une fois durant ce mois de juillet parlé du Précieux Sang de Notre-Seigneur ; c'est sur une évocation de ce Sang que Nous allons terminer Notre exhortation. Si graves que soient les péchés des hommes, le Cœur de Jésus leur reste toujours ouvert, source vive de Sang rédempteur. Tous les disciples abandonnèrent Jésus au premier moment de la Passion et s'enfuirent (Mt 26, 56), et tous reçurent son pardon. Tous, excepté celui qui n'osa compter sur le Cœur de Jésus et se barra d'une corde fatale le chemin du pardon. Même coupables de tous les péchés du monde, vous ne devriez pas y ajouter celui de refuser d'admettre que la bonté divine est plus vaste que vos fautes, et puissante à les pardonner. Généreux dans l'accomplissement de vos devoirs, fidèles à la prière et à la vigilance sur vous-mêmes, faites vôtre l'humble supplication du prêtre à la sainte messe avant la communion : « *Seigneur Jésus, ... qui par votre mort avez rendu au monde la vie, délivrez-moi, par votre saint Corps et votre Sang, de toutes mes iniquités et de tous les maux ; faites que je reste toujours attaché à vos commandements et ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous*. » Non, jamais, jamais, ni en ce monde, ni dans l'éternité !

La lecture

– 31 juillet 1940 –

L'été est d'habitude la saison des vacances. Les vacances ! Ce nom chante à bien des oreilles comme le son d'une cloche joyeuse, parce qu'il annonce après de longs mois de travail une période de repos. Vous goûtez ce repos, chers jeunes époux, dans ce voyage de noces, peut-être bien court, qui vous a conduits dans la Ville éternelle. Les vacances offrent à quelques familles l'occasion d'un séjour dans une contrée hospitalière du voisinage, dans les montagnes ou sur les plages d'Italie. Pour d'autres familles, qui, moins aisées, ne peuvent quitter leur demeure, les vacances sont au moins le temps où parents et enfants se retrouvent plus longuement unis dans la paix du sanctuaire domestique.

La paix ! Que de familles aujourd'hui soupirent après elle ! Que d'épouses, de mères, de fiancées — fermement résolues pourtant et prêtes aux derniers sacrifices dans l'accomplissement de leurs devoirs patriotiques — ont le cœur déchiré par le départ d'un être cher pour une destination lointaine, peut-être inconnue et souvent périlleuse ! Il y en a d'autres qui ont le cœur plus tourmenté encore : leur pensée s'agite et se perd dans la nuit d'une angoissante incertitude ; elles interrogent terre et ciel, en quête d'un renseignement digne de foi sur le sort, tragique peut-être, de l'être bien-aimé dont elles n'ont plus de nouvelles. La paix ! Blanche colombe qui, ne trouvant où poser le pied sur une terre couverte de cadavres et submergée par un déluge de violence, semble avoir regagné l'arche de la Nouvelle Alliance, le Cœur de Jésus – *Cor, arca legem continens*... :« *Cœur, arche qui contenez la Loi* »[21] – pour n'en sortir que le jour où elle pourra enfin cueillir, sur l'arbre de l'Evangile, le vert rameau de la charité fraternelle entre les hommes et entre les peuples.

Malgré les tristesses de l'heure présente, il y en a plus d'un parmi vous, Nous le souhaitons du fond du cœur, qui ne laissera pas de goûter quelque repos. Mais l'homme ne saurait se contenter d'étendre mollement ses membres fatigués et de s'abandonner à un sommeil réparateur ; le repos de l'homme comprend aussi de saines distractions et, pour l'ordinaire, des lectures. Et comme il n'existe plus de notre temps, pour ainsi dire, une seule famille où n'entrent point le livre, la brochure et le journal, et que les loisirs des vacances multiplient les occasions de lecture, Nous voudrions vous adresser quelques paroles à ce sujet.

l'influence des lectures

Le premier homme qui, désireux de communiquer à d'autres sa pensée sous une forme plus durable que le son fugitif des paroles, grava, peut-être avec un grossier silex sur la paroi d'une caverne, des signes conventionnels dont il fixa et expliqua l'interprétation, cet homme inventa par le fait même l'écriture et l'art de la lecture. Lire, c'est entrer à travers des signes graphiques plus ou moins compliqués dans la pensée d'autrui. Or, puisque « *les pensées des justes sont l'équité, et les conseils des méchants la fraude* », il s'ensuit que certains livres comme certaines paroles, sont des sources de lumière, de force, de liberté intellectuelle et morale, tandis que d'autres ne font qu'apporter périls et occasions de péché. Tel est l'enseignement de l'Ecriture sainte : *Cogitationes justorum judicia, et consilia impiorum fraudulenta. Verba impiorum insidiantur sanguini ; os justorum liberabit eos*. « *Les pensées des justes sont l'équité, et les conseils des méchants, la fraude. Les paroles des méchants sont des pièges de mort, mais la bouche des hommes droits les sauve* » (Pr 12, 5-6). Il y a donc de bonnes et de mauvaises lectures comme il y a de bonnes et de mauvaises paroles.

La parole n'est souvent qu'un éclair. Dans la nuit et la tempête l'éclair peut suffire à remettre le voyageur sur le bon sentier ; et, même sur le chemin le plus sûr, un éclair, un seul, suffit à foudroyer l'imprudent. Tels sont les effets de la bonne ou de la mauvaise parole. Quant au livre, son action est moins rapide, mais elle se prolonge dans le temps. C'est une flamme qui peut couver sous la cendre ou une faible lueur dans la nuit, une lueur qui tout à coup se rallume, bienfaisante ou dévastatrice. Le livre sera la lampe du

21 Off. Ssmi C. J., ad Laudes.

sanctuaire, toujours prête à signaler au fidèle qui s'avance le saint tabernacle et son hôte divin, ou ce sera le volcan dont les terribles éruptions jettent des cités entières dans la désolation et la mort. Vous désirez les agréables conversations, les paroles sages et réconfortantes ; vous haïssez non sans raison le blasphème et les propos corrupteurs ; cherchez donc de même les bons livres et détestez les mauvais.

Nous n'entendons pas vous décrire en cette allocution les dommages causés par la mauvaise presse ; Nous aimons mieux vous montrer, pour vous exhorter à les aimer et à les répandre, l'heureuse influence des bonnes lectures, comme Nous en trouvons un éclatant exemple dans la vie du saint que l'Eglise fête aujourd'hui, Ignace de Loyola.

L'exemple de saint Ignace

Capitaine assoiffé de renom et de gloire, défenseur intrépide de Pampelune contre les soldats du roi de France, Ignace avait été frappé par le projectile d'une bombarde et il en avait eu la jambe gauche cassée et la droite grièvement atteinte. Estimant à sa juste valeur l'héroïque courage qu'il avait montré, les Français, lors de la prise de la citadelle, le traitèrent d'une manière chevaleresque et le firent transporter sur un brancard au château de Loyola. Entré en convalescence après des opérations extrêmement douloureuses, il se serait volontiers jeté, pour chasser l'ennui, sur des livres de chevalerie, des romans d'amour et de prouesses alors en vogue, comme *Amadis de Gaule* ; mais il ne s'en trouva aucun dans cet austère château. On lui offrit par contre la *Grande Vie de Jesus-Christ* par Ludolphe de Saxe[22] et les *Légendes des Saints* par Jacques de Voragine. Faute d'autres livres, Ignace se résigne à lire ceux-là. Mais, bien vite, insensiblement, dans son âme loyale, d'abord surprise, puis subjuguée, se glisse une lumière plus pure, plus douce et plus brillante que le vain éclat des cours d'amour, des tournois de chevaliers et des actes de bravoure sur les champs de bataille.

Devant ses yeux encore brûlants de fièvre, la vision jusqu'alors tant admirée des grands gentilshommes aux armures damasquinées pâlissait ; d'autres héros se levaient à leur place, jusqu'alors à peine entrevus dans quelques instants de prière. Et peu à peu, dans les longues nuits sans sommeil, sous le pinceau de Jacques de Voragine, les ombres des martyrs couverts de sang, des moines à la cagoule grise, des vierges aux vêtements de lys, prenaient corps. Leurs froides figures s'animaient ; leurs gestes acquéraient expression et relief. Et au-dessus d'elles l'image d'un Roi généreux surgissait des pages de Ludolphe, l'image d'un Roi qui appelait à sa suite, pour conquérir la terre des infidèles, des légions de soldats obéissants et une petite troupe de chevaliers enthousiastes, désireux de se signaler à son service. Mais ce Roi souverain et Seigneur éternel ne parlait plus d'héroïques épopées ni de sanglantes mêlées où l'on frappait d'estoc et de taille. Il disait : « *Qui veut me suivre, il faut qu'il souffre avec moi, afin que, m'ayant suivi dans mes labeurs, il me suive également dans la gloire*. » L'âme d'Ignace, éclairée par cette lumière nouvelle, se détachait ainsi de plus en plus de ses fallacieux songes terrestres et commençait son oblation totale au Seigneur de toutes choses[23].

Conseils du Saint-Père

Bien-aimés fils et filles, rentrez en vous-mêmes, recueillez-vous un instant et recherchez avec sincérité d'où vient ce qu'il y a de meilleur en vous. Pourquoi croyez-vous en Dieu, en son Fils incarné pour la Rédemption du monde, en sa Mère dont il a fait votre Mère ? Pourquoi obéissez-vous à ses commandements ? Pourquoi aimez-vous vos parents, votre patrie, votre prochain ? Pourquoi êtes-vous résolus à fonder un foyer qui ait Jésus pour Roi et où vous puissiez transmettre à vos enfants le trésor familial des vertus chrétiennes ? Il est certain que c'est parce que la foi vous a été donnée dans le baptême ; parce que vos parents, votre curé, vos maîtres et maîtresses d'école vous ont enseigné par la parole et par l'exemple à faire le bien et à éviter le mal. Mais examinez vos souvenirs mieux encore ; parmi les meilleurs et les plus décisifs, vous trouverez probablement celui d'un livre bienfaisant : le catéchisme, l'histoire sainte, l'Evangile, le missel, le bulletin paroissial, l'Imitation de Jésus-Christ, la vie d'un saint ou d'une sainte. Vous reverrez des yeux de l'esprit un de ces livres, qui n'est peut-être ni le plus beau, ni le plus riche, ni le plus savant, mais sur les pages duquel votre lecture, un soir, s'est tout à coup arrêtée, votre cœur a battu plus fort, vos yeux se sont mouillés de larmes. Et alors, sous l'irrésistible action du Saint-Esprit, s'est creusé dans votre

22 NdSalettensis : nous en avons fait une édition numérique, un enregistrement est en cours afin de le diffuser gratuitement. ΦΧΦΠ.
23 Cf. Exercices spirituels ; Le règne du Christ.

âme un sillon profond qui, malgré les ans, malgré les écarts plus ou moins longs, peut encore vous servir de guide dans le chemin qui vous mène à Dieu.

Si, du moins les plus jeunes, vous n'avez pas encore tous fait cette expérience, vous en sentirez probablement un jour la pénétrante douceur quand vous retrouverez sur une étagère encombrée ou dans une vieille armoire un petit livre de vos premières années, et que vous découvrirez avec émotion dans les pages jaunies, comme une fleur desséchée dans le jardin de votre enfance, l'histoire édifiante, la maxime, la pieuse prière que vous aviez laissée ensevelie sous la poussière des occupations et préoccupations de la vie quotidienne, mais qui tout de suite reprendra le même parfum, la même saveur, la même vigueur de coloris qu'au temps où elle avait enchanté et réconforté votre âme.

C'est là un des grands avantages du bon livre. Si vous dédaignez les sages avertissements et le juste blâme d'un ami, il vous abandonne ; mais le livre que vous abandonnez vous restera fidèle négligé ou repoussé à plus d'une reprise, il est toujours prêt à vous redonner l'aide de ses enseignements, la salutaire amertume de ses reproches, la claire lumière de ses conseils. Ecoutez donc ses avis aussi discrets que directs. Il vous adresse un blâme trop souvent mérité peut-être, il vous rappelle un devoir trop souvent oublié, comme il l'a fait à bien d'autres avant vous ; mais il ne vous découvrira pas leur nom, et il ne dévoilera pas le vôtre. Tandis que, sous la lampe silencieuse, le livre par vos yeux entre en vous et qu'il vous réprimande ou vous réconforte, personne n'entendra sa voix, hormis votre propre cœur.

Les mauvaises lectures

– 7 août 1940 –

Reprenant le thème de son précédent discours aux jeunes époux, le Saint-Père expose ici quel poison sournois et d'autant plus virulent représente l'habitude des mauvaises lectures.

Lorsque sous le radieux soleil du mois d'août, l'enfant quitte sa famille pour la colonie de vacances, son père jugerait superflu de lui dire : « Mon cher enfant, n'emporte point de serpent dans ta petite valise ; et si jamais tu en rencontres un dans tes promenades, garde-toi de le prendre dans tes mains pour l'examiner. »

Toutefois l'amour paternel Nous inspire à votre adresse un conseil semblable. Nous avons à l'audience de mercredi dernier exposé brièvement l'utilité des bonnes lectures. Aujourd'hui Nous voudrions vous rappeler le péril des mauvaises ; péril contre lequel l'Eglise n'a jamais cessé d'élever la voix, mais dont néanmoins nombre de chrétiens méconnaissent ou contestent la gravité.

Les mauvaises lectures

Vous devez donc vous persuader qu'il y a de mauvais livres, des livres mauvais pour tous, comme il y a des poisons contre lesquels personne ne saurait se dire assuré. En tout homme la chair est sujette aux faiblesses et l'esprit prompt aux rébellions ; ainsi de pareilles lectures constituent un danger pour n'importe qui. Durant la prédication de saint Paul à Ephèse, racontent les Actes des Apôtres, nombre d'auditeurs qui s'étaient adonnés aux pratiques superstitieuses, apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le peuple ; en estimant la valeur de ces livres de magie ainsi réduits en cendres, on trouva cinquante mille pièces d'argent (Ac 19, 19).

Plus tard, durant le cours des siècles, les papes prirent soin de faire publier un catalogue, ou Index, des livres dont la lecture est interdite aux fidèles, et ils ajoutent en même temps que beaucoup d'autres livres, dont l'Index ne contient aucune mention expresse, tombent sous la même condamnation et prohibition, parce que nuisibles à la foi et aux mœurs. Qui donc s'étonnerait de voir les gardiens de la santé spirituelle des fidèles recourir à une pareille défense ? La société civile ne travaille-t-elle point, elle aussi, par de sages mesures législatives et prophylactiques, à empêcher dans l'économie domestique et industrielle l'action délétère des substances toxiques ? N'entoure-t-elle pas de mesures de précautions la vente et l'usage des poisons, et tout spécialement des plus nocifs ?

Si Nous vous rappelons ce grave devoir, c'est que Nous y sommes poussé par l'extension du mal, extension que favorisent actuellement l'incessant développement de la librairie et la liberté que beaucoup s'attribuent de lire n'importe quoi. Or, il ne saurait exister une liberté de lire tout, pas plus que n'existe la liberté de manger et de boire tout ce qui vous tombe sous la main, fût-ce de la cocaïne ou de l'acide prussique.

... en dépit des raisons alléguées

Chers époux, cette mise en garde s'adresse spécialement à vous, qui vous trouvez pour la plupart dans l'âge et l'état d'esprit où l'on se complaît aux récits romanesques, où la foule des désirs trouve une pâture en des bonheurs parfois imaginaires et où la douceur des rêves atténue la rudesse de la réalité. Certes, il ne vous est pas interdit de goûter le charme des récits de pure et saine tendresse humaine ; l'Ecriture Sainte elle-même offre des scènes de ce genre, qui ont conservé à travers les siècles leur fraîcheur idyllique : telles la rencontre de Jacob et de Rachel (Gn 29, 9-12), les fiançailles du jeune Tobie (Tob., 7), l'histoire de Ruth (Ruth, 3). Et il y a eu même des auteurs de grand talent qui ont écrit de bons et honnêtes romans ; qu'il suffise de citer notre Manzoni. Mais à côté de ces fleurs pures, quelle végétation de plantes vénéneuses dans

le vaste domaine des œuvres d'imagination ! Or, trop souvent les hommes cueillent ces plantes vénéneuses, plus accessibles et plus voyantes ; trop souvent ils préfèrent aux fleurs pures le parfum pénétrant et enivrant de ces plantes vénéneuses.

« Je ne suis plus une enfant — dit cette jeune femme — et je connais la vie. Il me faut donc la connaître encore mieux, et j'en ai le droit. » Pauvre jeune femme ! Elle ne remarque point qu'elle tient le langage d'Eve en face du fruit défendu ! Croit-elle peut-être que, pour mieux connaître et aimer la vie, et pour en tirer profit, il soit nécessaire d'en scruter tous les abus et déformations ?

« Je ne suis plus un enfant — dira également ce jeune homme — et à mon âge les descriptions sensuelles et les scènes voluptueuses ne font plus rien. » En est-il bien sûr, tout d'abord ? Et puis, s'il en était ainsi, ce serait l'indice d'une inconsciente perversion, fruit de mauvaises lectures antérieures. Ainsi, racontent certains historiens, Mithridate, roi du Pont, cultivait des herbes vénéneuses ; il préparait et expérimentait sur lui-même des poisons auxquels il voulait s'habituer ; d'où le nom de mithridatisme.

... sont plus dangereuses que les mauvaises compagnies

Mais n'allez pas croire, jeunes hommes et jeunes femmes, que si vous vous laissez parfois entraîner à lire, en cachette peut-être, des livres suspects, n'allez pas croire que le poison de ces ouvrages ne produise plus d'effet sur vous ; craignez plutôt que pour n'être pas immédiat, cet effet n'en soit que plus malfaisant. Il existe dans les pays tropicaux de l'Afrique des insectes diptères connus sous le nom de mouches tsé-tsé ; leur piqûre ne cause point la mort aussitôt mais une simple et passagère irritation locale. Cependant elle inocule dans le sang des trypanosomes délétères, et, lorsque les symptômes du mal apparaissent clairement, il est parfois trop tard pour y porter remède par les médicaments de la science. Pareillement les images impures et les pensées dangereuses que produit en vous un mauvais livre semblent parfois entrer dans votre esprit sans causer de blessure. Vous serez sujets alors à récidiver, et vous ne vous rendrez pas compte qu'ainsi, par la fenêtre de vos yeux, la mort pénètre dans la maison de votre âme (cf. Jér. Jr 9, 21) ; à moins d'une réaction immédiate et vigoureuse, votre âme, tel un organisme engourdi par la « maladie du sommeil » glissera, languissante, dans le péché mortel et dans l'inimitié de Dieu.

Sous certains aspects, le danger des mauvaises lectures est plus funeste que celui des mauvaises compagnies : à la façon d'un traître, le mauvais livre sait se rendre familier. Que de jeunes filles et de jeunes femmes, seules dans leur chambre avec le livre en vogue, se laissent dire crûment par lui des choses qu'elles ne permettraient à personne de murmurer en leur présence, ou se laissent décrire des scènes dont pour rien au monde elles ne voudraient être les actrices ou les victimes ! Hélas ! Elles se préparent à le devenir demain ! D'autres, chrétiens ou chrétiennes qui dès leur enfance ont marché dans la bonne voie, gémissent parfois de voir se multiplier soudain les tentations qui les oppriment et devant lesquelles ils se sentent toujours faibles. S'ils interrogeaient avec sincérité leur conscience, ils devraient peut-être reconnaître qu'ils ont lu un roman sensuel, parcouru une revue immorale, attaché le regard sur des illustrations indécentes. Les pauvres âmes ! Peuvent-elles, en toute loyauté et logique, se plaindre qu'un flot de fange menace de les submerger, quand elles ont ouvert les digues d'un océan de poison ?

Au surplus, chers jeunes époux, vous préparez maintenant votre avenir et implorez de Dieu entre autres la bénédiction de la fécondité sur votre union ; songez que l'âme de vos enfants sera le reflet de la vôtre. Vous êtes certes résolus à leur donner une éducation chrétienne et à ne leur inspirer que de bons principes. Excellente résolution. Mais suffira-t-elle toujours ? Hélas non ! Il arrive parfois que des parents ont donné à un fils ou à une fille une éducation soignée, les ont tenus à l'écart des plaisirs dangereux et des mauvaises compagnies, et qu'ils les voient, à l'âge de 18 ou 20 ans, victimes de chutes misérables ou même scandaleuses ; l'ivraie a étouffé le bon grain semé par les parents. Quel est l'*inimicus homo*, l'ennemi qui a fait pareil mal ? Le rusé tentateur s'est furtivement introduit au foyer domestique lui-même, dans ce petits paradis terrestre, et il a trouvé déjà cueilli, pour l'offrir à ces mains innocentes, le fruit corrupteur : un livre laissé par négligence sur le bureau du père a miné dans le fils la foi baptismale ; un roman oublié par la mère sur le sofa ou le fourneau a terni dans la fille la pureté de la première communion. Et le mal se découvre, avec épouvante, d'autant plus difficile à guérir que la tache faite à la candeur d'une âme vierge est plus tenace.

Les écrits mensongers

Mais à côté des écrits qui propagent l'impiété et l'inconduite, Nous ne pouvons omettre de mentionner ceux qui répandent le mensonge et provoquent la haine. Le mensonge, abominable aux yeux de Dieu et détesté de tout homme droit (Pr 6,17 et Pr 13, 5), l'est encore davantage lorsqu'il propage la calomnie et sème la discorde parmi les frères (Pr 6, 19). Comme les maniaques des lettres anonymes ruinent par leur plume trempée de fiel et de fange la félicité des familles et l'union des foyers, une certaine presse semble avoir pris à tâche de détruire, dans la grande famille des peuples, les relations fraternelles entre les fils du même Père céleste. œuvre de haine qui s'accomplit par le livre, et plus souvent encore, par le journal.

Que dans la hâte fiévreuse du travail quotidien il échappe une erreur à un écrivain, qu'il accepte une information peu sûre, qu'il émette une appréciation injuste, tout cela bien souvent peut paraître et peut être légèreté plutôt que faute. Qu'il pense pourtant que de pareilles légèretés et inadvertances peuvent suffire, surtout en des époques de tensions aiguës, à produire de graves répercussions. Plaise à Dieu que l'histoire n'enregistre aucune guerre provoquée par un mensonge habilement propagé !

Un publiciste conscient de sa mission et de sa responsabilité se sent le devoir, s'il a répandu l'erreur, de rétablir la vérité. Il s'adresse à des milliers de lecteurs sur qui ses écrits peuvent produire un effet, et il est tenu de ne point ruiner en eux et autour d'eux le patrimoine sacré de vérité libératrice et de pacifiante charité que dix-neuf siècles de christianisme, dix-neuf siècles de labeur, ont apporté au genre humain. On a dit que la langue a tué plus d'hommes que Pépée (cf. Si 28, 22). Pareillement la littérature mensongère peut devenir plus homicide que les chars blindés et les bombardiers.

L'Evangile de la Transfiguration du Seigneur que nous avons lu hier à la sainte messe, raconte comment, pour révéler sa gloire à ses trois apôtres préférés, le divin Maître commença par les conduire seuls, à l'écart, sur une haute montagne (Mc 9, 1). Si vous voulez assurer à vos foyers la bénédiction de Dieu, la protection spéciale de son Cœur, les grâces de paix et d'union promises à qui l'honore, séparez-vous de la foule en repoussant les publications mauvaises et corruptrices. Cherchez le bien en ce domaine comme dans les autres, prenez l'habitude de vivre sous le regard de Dieu et dans la fidélité à sa loi : vous ferez alors de votre foyer un Thabor intime et inaccessible aux miasmes de la plaine et où vous pourrez dire avec saint Pierre : « *Maître, il nous est bon d'être ici !* (Mc 9, 4) ».

DISCOURS POUR L'INAUGURATION DE LA NOUVELLE ANNÉE JUDICIAIRE DE LA SACREE ROTE ROMAINE

– 1er octobre 1940 –

Après la sainte messe, célébrée dans la chapelle Pauline pour l'ouverture de l'année judiciaire du Tribunal de la Sacrée Rote romaine, le Saint-Père a reçu les membres de ce Tribunal et leur a adressé l'allocation suivante

Tandis que le tumulte du monde et de ses luttes terribles accroît en Nous l'anxiété de cette juste paix que Nous désirons voir renaître et refleurir parmi les peuples, votre rassemblement autour de Nous, chers fils, et la sage voix de votre doyen Nous remet en pensée et Nous ramène à la contemplation de ces controverses qui sont l'arène où le Tribunal de la Sacrée Rote romaine travaille pour que la justice et la paix s'embrassent. Du bas de l'autel devant lequel vous avez invoqué la divine assistance de l'Esprit qui est l'amour du Père et du Fils, vous êtes venus à Nous pour implorer Notre bénédiction et inaugurer la nouvelle année judiciaire des décisions que le monde catholique demande à votre illustre collège ; c'est avec la plénitude de Notre affection paternelle qu'il Nous est doux de vous la donner, afin qu'elle puisse promouvoir et valoriser cette paix dont votre tribunal veut être, par la justice et par le droit, le médiateur dans les conflits.

De votre sollicitude et de vos travaux si méritants pour le triomphe de la justice et de la paix, les sages paroles de votre digne doyen sont le témoignage et la confirmation. Lui qui, en Nous exposant les motifs de satisfaction, le déroulement des travaux, le nombre, la qualité et les décisions des causes traitées dans l'année judiciaire qui vient de s'écouler, indique le chemin du passé comme le seuil où doivent commencer et procéder l'avenir et la route de la nouvelle année de la Sacrée Rote romaine. Certes, vous n'agissez pas comme « l'enfant rétif, qui, lorsque sa mère l'arrache à ses jeux, avance lentement et regarde en arrière »[24]. Mais imitez le grand apôtre Paul qui, oubliant ce qui était en arrière, allongeait le pas, puis tendant de toutes ses forces vers les choses qui se tenaient devant lui courait vers le but : *Unum autem ; quae quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero, quae sunt priora, extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernae vocationis Dei in Christo Jesu* (Ph 3, 13-14).

La mission de la Rote

Votre vocation est aussi une vocation supérieure de Dieu dans le Christ pour la récompense éternelle ; par cette vocation vous dirigez ici-bas le service de la justice, non pas avec lenteur, mais avec cette diligence et cette promptitude qui ne tourne pas les yeux en arrière pour s'arrêter dans le chemin, mais seulement pour tirer davantage de lumière et de conseil des trésors de sagesse du passé. Pour récolter de nouveaux mérites, vous mettez en branle votre esprit et votre intelligence avec l'année judiciaire que vous inaugurez aujourd'hui ; cette science perspicace et prudente qui a rendu illustre et renommé votre Tribunal, et pour laquelle sont recherchés les nombreux volumes de ses décisions et sentences, sera pour vous une compagne et un guide pour la recherche du vrai dans la nouvelle arène et dans les questions difficiles, parce que la justice, si elle doit se faire mère de la paix, veut être fille de la vérité. C'est pourquoi à la fin du Digeste vous lisez que *res iudicata pro veritate accipitur.*[25] Nulle autre joie ne satisfait, tranquillise et libère l'âme humaine que la vérité.

La source de cette vérité, qui est la justice, c'est Dieu créateur et souverain du monde, qui siège là-haut sur un trône inaccessible avec la tiare, sublime règne de la divinité, de la justice et de la miséricorde ; la miséricorde qui n'empêche pas la justice, mais la complète et l'exalte[26]. Vous vous êtes inclinés devant ce Dieu de justice et de miséricorde en adorant et en invoquant son Esprit d'amour, parce que l'Eglise qui fut vivifiée par ses flammes au Cénacle est une mère qui, en rendant à chacun son Fils, possède aussi une tiare d'autorité divine, de justice et de miséricorde qui en orne le front. Fille de l'Eglise, la Sacrée Rote romaine sait aussi joindre la justice et la miséricorde, compagne de la justice ; elle n'ignore pas l'infirmité, la timidité et la malice des hommes ; elle concède une ample liberté à la défense et assiste le pauvre, elle n'entrave pas

24 Monti, Bassvilliana, canto i.
25 Fr. 207 D. de div. regulis iur. Ant., 50, 17.
26 Summa Theol., I 21, 3 ad 2 um.

le chemin à l'incorruptible et impartiale application de la loi, qui fait la jurisprudence. Cette jurisprudence vous l'admirez dans un des tableaux de la voûte de la Chambre de la Signature : Raphaël a peint une femme tenant dans sa main l'épée élevée pour la séparation du tort et du droit, et dans la main gauche la balance aux deux plateaux égaux : *ius suum unicuique tribuit*. Votre tribunal, auquel on recourt et on fait appel de toutes les régions du monde catholique, est une louange et un honneur du Siège apostolique et le Vicaire même du Christ lui soumet les solutions de causes particulières, de telle sorte que vous êtes appelés à prendre part à cette sollicitude de toutes les Eglises qui est le devoir du Pasteur universel.

La sainteté du mariage et de la famille

Et puisque dans votre Tribunal prédominent les causes matrimoniales, la Sacrée Rote romaine possède la gloire d'être le tribunal de la famille chrétienne, humble ou élevée, riche ou pauvre, dans laquelle entre la justice pour faire triompher la loi divine dans l'union conjugale, vengeresse du lien indissoluble, de la pleine liberté du consentement dans l'unité de vie et dans la sainteté du sacrement. C'est pourquoi, vous examinez et vous pesez avec un soin extrême les dépositions des parties, les témoignages, les rapports des compétences, les documents, les indices, afin de dévoiler les fraudes possibles et d'empêcher ainsi la violation du lit nuptial, où le Créateur a placé la source de la multiplication du genre humain, des époux des anges bienheureux jusqu'à la consommation des siècles, lorsque les troupes innombrables des fils d'Adam se présenteront au tribunal du Christ, juge des vivants et des morts, pour rendre compte de leurs œuvres bonnes et mauvaises.

C'est dans la famille que naît la société humaine, que prennent vigueur et grandissent les noms de père et de mère, que l'arbre de la maison trouve ses rejetons, la patrie ses défenseurs, l'Eglise ses ministres. De cette manière la Rote romaine resplendit dans l'ordre judiciaire comme le rempart des saintes noces, et c'est pour vous une grande louange que le Studium de la Rote et les salles de votre tribunal deviennent une haute école de procédure et de discussions juridiques par le nombre croissant de prêtres, de religieux et de laïcs de toute région et de toute langue de l'univers catholique, qui s'y rassemblent et y apprennent comment la Rome chrétienne ne cesse de se présenter aux nations comme la maîtresse du droit, l'héritière et l'émule de cette sagesse sévère et scrutatrice qui rendait célèbres les jurisconsultes des Césars.

Mais si la Sacrée Rote est la gardienne et le palladium de l'indissolubilité du mariage, elle sait aussi bien distinguer le mariage contracté invalidement et qui, par conséquent, n'a jamais existé. En ce cas, le droit naturel accorde aux époux qui n'ont pas été volontairement causes de l'empêchement ou de la nullité, le droit de mettre en cause le mariage ; droit auquel correspond chez le juge lorsqu'il est arrivé *ex actis et probatis* à se former la certitude morale de l'invalidité du mariage l'obligation de le déclarer nul en prononçant la sentence.

Permettez enfin que Notre pensée et Notre cœur retournent à la source de Notre douleur dans la contemplation des fils en armes et en guerre les uns contre les autres, comme s'ils n'étaient pas frères d'une même foi et d'une même espérance. L'histoire jugera comme elle voudra cette lutte ruineuse et destructrice ; mais la pensée et le jugement de l'homme ne sont pas le jugement et la pensée de Dieu. C'est à son tribunal que les familles des nations, au cours des siècles, écoutent une sentence qui s'accomplit infailliblement : *consilium Domini in aeternum manet* (Ps 32, 11) ; et tandis que le Seigneur *dissipat consilia gentium, reprobat autem cogitationes populorum et reprobat consilia principum* avec justice et miséricorde abat et fait naître, donne et enlève les empires, en change et en ensevelit les noms sous la mousse des ruines et sous les sables des déserts, comme il dispersait déjà à tous les vents le reste d'Israël sur la face de la terre (Ez 5, 1-4 et Ez 5, 12 ; Ez 9, 8-11). Nous Nous tournons vers ce Dieu de miséricorde et de justice, dont la miséricorde triomphe en toutes ses œuvres, en invoquant sa bonté ; parce qu'à son tribunal de justice, seule la prière à laquelle sa miséricorde donne toute sa valeur peut faire appel des péchés des hommes.

Prions, chers fils ; implorons la piété et la clémence divines, afin que la tempête déchaînée sur la pauvre humanité s'apaise, que le ciel se rassérénère et que resplendisse l'aurore de la paix espérée.

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

La rosaire et la Famille

– 16 octobre 1940 –

A l'occasion du mois d'octobre, le Souverain Pontife rappelle aux nombreux jeunes époux reçus ce jour en audience ce qu'est le rosaire et la place qui lui revient dans la famille.

Nous vous souhaitons de grand cœur la bienvenue, chers jeunes époux, vous que semble conduire à Nous la Vierge du Rosaire, en ce mois qui lui est consacré. Il Nous semble, des yeux de l'esprit, la contempler qui se penche vers vous souriante, comme l'ont vue quelques saints privilégiés ; elle vous offre cet objet simple et pieux, cette chaîne d'anneaux souple et légère qui ne veut qu'un esclavage d'amour et qui groupe par dizaines ces petits grains remplis d'un invisible suc surnaturel ; et vous, agenouillés à ses pieds, vous promettez à la Vierge de l'honorer et vous lui offrez, dans toutes les situations de votre vie familiale, le plus souvent possible, le tribut de votre piété.

Selon l'étymologie du mot, le rosaire est une couronne de roses ; image charmante qui, chez tous les peuples, exprime une offrande d'amour, un sentiment de joie. Mais ce ne sont pas celles dont se parent les impies mentionnés dans l'Ecriture. « *Couronnons-nous de roses*, disent-ils, *avant qu'elles ne se flétrissent* (Sg 2, 8)». Les fleurs du rosaire ne se flétrissent point ; les mains des dévots de Marie en renouvellent incessamment la fraîcheur, et la diversité des âges, des pays et des langues donne à ces roses vivaces la diversité de leurs couleurs et leurs parfums.

A ce rosaire universel et continuel, vous avez pris part dès votre enfance. Vos mamans vous ont enseigné à faire glisser lentement les grains du rosaire entre vos petits doigts et à prononcer en même temps les simples et sublimes paroles de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique. Un peu plus tard, lors de votre première communion, vous vous êtes consacrés à votre Mère céleste ; vous avez reçu en souvenir de ce grand jour le rosaire et vous l'avez récité avec une ferveur ingénue qu'accroissait la délicate beauté de ses perles. Que de fois dans la suite vous avez renouvelé votre double offrande à Jésus et Marie, au pied du tabernacle ou dans la Congrégation de la Vierge ! Et maintenant que vous avez reçu le sacrement de mariage en ce mois de Notre-Dame, votre avenir Nous apparaît tout entier comme une couronne de roses, un rosaire dont la récitation persévérante et commune a pris naissance au pied de l'autel, au moment où vous avez uni vos cœurs, émus des nouveaux et plus graves devoirs que vous imposait votre libre consentement béni de Dieu.

La prière du rosaire et l'engagement des époux chrétiens

Votre *oui* sacramentel, en effet, a quelque chose du Notre Père : il implique l'engagement de sanctifier ensemble le nom de Dieu dans l'obéissance à ses lois « *que votre nom soit sanctifié* », d'établir son règne en votre foyer domestique « *que votre règne arrive* », de vous pardonner chaque jour mutuellement vos offenses et autres manquements « *et pardonnez-nous... comme nous pardonnons...* », de combattre les tentations « *et ne nous laissez pas succomber à la tentation* », de fuir le mal « *mais délivrez-nous du mal* » ; il implique surtout le fiat résolu et confiant dans la marche au-devant des mystères de l'avenir.

Votre *oui* sacramentel est aussi un reflet de la Salutation angélique : il vous ouvre une source de grâces que vous dispense Marie « *pleine de grâce* » et qui est l'habitation de Dieu en vous « *le Seigneur est avec vous* ». Ce oui est un gage spécial de bénédictions et pour vous et pour les fruits de votre union ; c'est un nouveau titre à la rémission des péchés durant votre vie et à l'assistance de Marie à votre heure suprême « *maintenant et à l'heure...* ».

Fidèles au devoir de votre nouvel état, vous vivrez dans l'esprit du saint rosaire et vos journées se dérouleront comme un enchaînement d'actes de foi et d'amour envers Dieu et envers Marie, au fil de vos

années, que Nous souhaitons nombreuses et riches des faveurs célestes.

Les mystères joyeux dans le mariage

Mais le rosaire signifie aussi que les mystères de votre avenir ne se composeront pas toujours et uniquement de joies ; ils se composeront parfois de providentielles douleurs. C'est la loi de toute vie humaine comme de tout rameau de rosier, qu'aux fleurs se mêlent les épines. Vous vivez en ce moment les mystères joyeux et Nous vous souhaitons d'en goûter longtemps la douceur. Le bonheur en effet est promis à quiconque craint le Seigneur et met toute sa joie dans ses commandements (Ps., cxi, 1) ; il est promis aux doux, aux miséricordieux, aux cœurs purs, aux pacifiques (Mt 5, 4-9), et ces vertus vous vous efforcerez de les acquérir. Vous espérez surtout que la Providence, dont les secrets desseins vous ont attirés l'un vers l'autre, répandra sur votre famille la bénédiction promise aux patriarches, chantée par les prophètes et exaltée par l'Eglise dans la liturgie du mariage : la bénédiction joyeuse de la fécondité : *matrem filiorum laetantem*, « *mère joyeuse au milieu de ses enfants* (Ps., cxii, 9) ».

Les mystères douloureux des familles

De même que vous avez reçu et que vous recevrez les joies — celles d'aujourd'hui et celles de demain — avec une filiale reconnaissance et une sage modération, ainsi, dans l'avenir, quand sonnera l'heure des mystères douloureux, vous les accueillerez en esprit de foi et de soumission. Mystère ? Nom que l'homme donne souvent à la douleur ; si d'ordinaire il ne cherche point de justification à ses joies, il voudrait, de sa courte vue, trouver la raison de ses malheurs, et il souffre doublement, quand ici-bas il n'en voit pas le pourquoi. La Vierge du Rosaire est également celle du Calvaire et du *Stabat* : elle vous apprendra à rester debout à l'ombre, si obscure soit-elle, de la croix ; l'exemple de cette Mère des douleurs et Reine des martyrs vous fera comprendre que les desseins de Dieu dépassent infiniment les pensées de l'homme et que, dussent-ils déchirer notre cœur, ils s'inspirent du plus tendre amour pour nos âmes.

... et leurs mystères glorieux

Pouvez-vous attendre, devez-vous désirer aussi des mystères glorieux dans le rosaire de votre vie ? Oui, s'il s'agit de la gloire que la foi seule peut apercevoir et goûter. Les hommes, souvent, s'arrêtent aux fumeuses lueurs de la renommée, qu'ils se donnent ou se disputent entre eux par des paroles ou des actions claironnantes. Etre loué, être célèbre, voilà, d'après eux, où réside la gloire. *Gloria est frequens de aliquo fama cum laude*, écrivait Cicéron 2.

Mais souvent aussi les hommes n'ont nul souci de la gloire que Dieu seul peut donner et c'est pour cette raison, suivant la parole même de Notre-Seigneur, qu'ils n'ont pas la foi : « *Comment pourriez-vous avoir la foi,* disait aux Juifs le Rédempteur*, vous qui allez mendiant la gloire les uns auprès des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ?* (Jn 5, 44) ». Selon le prophète Isaïe, la gloire du monde passe comme la fleur des champs (xi, 6). Et, par la bouche du même prophète, Dieu annonce qu'il humiliera les grands de la terre (Isaïe, xiv, 2). Que fera donc le Dieu incarné, ce Jésus qui se déclarait « *humble de cœur* » (Mt 11, 29) et qui n'avait jamais recherché sa propre gloire ? (Jn 8,50).

Levez donc plus haut votre regard, ou plutôt, par l'œil de votre foi et à la lumière des Ecritures, entrez plus avant en vous-mêmes, pénétrez jusqu'au tréfonds de vos âmes. Là vous apprendrez de l'Esprit-Saint que « *c'est une grande gloire de suivre le Seigneur* » (Si 23, 38). Dans la famille où Dieu est honoré, « *les enfants des enfants sont la couronne des vieillards et les pères la gloire des enfants !* » (Pr 17, 6). Jeunes mamans de demain, plus vos yeux seront purs, plus vous verrez dans les chères petites créatures confiées à vos soins des âmes destinées à glorifier avec vous le seul être digne de tout honneur et de toute gloire. Alors au lieu de vous perdre, comme tant d'autres, en rêveries ambitieuses sur le berceau de votre nouveau-né, vous vous pencherez avec piété sur ce cœur fragile qui commence à battre, vous songerez, sans vaines inquiétudes, aux mystères de son avenir, que vous confierez à la tendresse — plus maternelle encore et combien plus puissante que la vôtre ! — de la Vierge du Rosaire.

Par là, le rosaire vous apprendra que la gloire du chrétien ne se réalise point dans son pèlerinage terrestre. Interrogez la série des mystères : joyeux et douloureux, de l'Annonciation au Crucifiement, ils représentent, comme en dix tableaux, toute la vie mortelle du Sauveur ; les mystères glorieux ne commencent, eux, que le jour de Pâques, pour ne plus cesser, ni pour le Christ ressuscité, qui monte à la droite du Père et envoie l'Esprit-Saint présider jusqu'à la fin des siècles à la propagation de son règne ; ni pour Marie, qui, emportée au Ciel sur les ailes ardentes des anges, y reçoit l'éternelle couronne des mains du Père céleste.

Il en sera ainsi de vous, chers fils et filles, si vous demeurez fidèles aux promesses faites à Jésus et à Marie, fidèles à remplir les devoirs contractés l'un envers l'autre. Ne rougissez point de l'Evangile (cf. Rom. Rm 1, 16). A une époque où nombre d'âmes faibles et vacillantes se laissent vaincre par le mal, n'imitez point leurs erreurs et, selon le conseil de saint Paul, triomphez du mal par le bien (cf. Rom. Rm 12, 21). Ainsi le rosaire de votre vie, égrené en une chaîne d'années, que Nous vous souhaitons longues et remplies de bénédictions, s'achèvera heureusement, au moment où tombera pour vous le voile des mystères, dans la lumineuse et éternelle glorification de la Sainte Trinité : Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Merveille surnaturelle de l'amour humain et du mariage chrétien

– 23 octobre 1940 –

Aux jeunes époux reçus en audience ce jour, le Souverain Pontife adressa ces paroles, qui sont un éloge de l'amour humain, don du Dieu d'amour.

La première parole de Notre cœur et de Nos lèvres sera, chers jeunes époux, un acte de gratitude envers la paternelle Providence de Dieu, qui vous a permis, dans le tumulte des discordes et des armes, de chanter au pied de son autel votre cantique d'amour, et qui Nous accorde à Nous-même, parmi tant de tristesses, la joie d'être témoin de votre bonheur. Selon le vœu de la liturgie du mariage, daigne Dieu, auteur de votre union, en être également le conservateur : *Ut qui te auctore iunguntur, te auxiliante serventur.*

L'amour chrétien, merveilleuse création de Dieu

« *Dieu est amour* », écrit saint Jean (I Jn 4, 8). Amour substantiel et infini, il se complaît, sans désir ni satiété, dans l'éternelle contemplation de sa perfection sans limite. Seul Etre absolu, en dehors duquel il n'y a que néant, s'il veut appeler d'autres êtres à l'existence, il ne peut les tirer que de sa propre richesse. Dérivation plus ou moins lointaine de l'Amour infini, toute créature est donc fruit de l'amour et mue par l'amour.

Dans la nébuleuse du chaos, une première force d'attraction, premier symbole d'amour, groupa jadis autour d'un noyau les éléments cosmiques qui constituent un astre. L'attraction de ce premier en appela un second ; d'autres à leur tour furent gagnés, et les mondes, merveilleux cortège, commencèrent leur ronde par le firmament. Mais le chef-d'œuvre de Dieu, c'est l'homme ; et à ce chef-d'œuvre d'amour il a donné une puissance d'amour ignorée des créatures sans raison. Conscient, l'amour humain est personnel ; libre, il est soumis au contrôle de la volonté responsable, et ce pouvoir de se déterminer par soi-même est, selon le poème de Dante, le plus grand don que nous ayons reçu de la bonté du Dieu créateur, le plus conforme à son amour et le plus apprécié de lui.

Dieu avait donné à l'homme avec le corps et l'âme tout ce qui convient à la nature humaine ; les aspirations de l'homme étaient comblées. Mais la volonté de Dieu ne l'était pas. Il poussa l'amour plus loin encore et il enrichit la créature humaine d'un don nouveau et surhumain : la grâce. La grâce, insondable prodige de l'amour de Dieu, mystère impénétrable à l'intelligence humaine, merveille que l'homme, humble aveu de la prééminence de ce don, a appelée « surnaturelle ».

Sur cette élévation de l'homme à une vie supérieure, les Pères de l'Eglise, les docteurs et les saints ont écrit d'amples traités ; mais au fond, le petit villageois en dit tout autant lorsqu'il récite la phrase de son catéchisme : « *La grâce (sanctifiante) rend l'homme participant de la nature divine*. » Dans mille ans, dix mille ans peut-être, lorsque, parmi ces mondes qu'une force infatigable lance les uns vers les autres dans leur immense orbite d'amour, l'homme aura découvert avec stupeur la série continue des créatures échelonnées au-dessus et au-dessous de lui ; quand la recherche scientifique, les progrès de la mécanique et les raisonnements de la spéculation auront donné à notre savoir autant de supériorité sur les connaissances modernes que celles-ci paraissent dominer les faibles lueurs de l'âge préhistorique ; peut-être qu'alors une âme géniale éprise de Dieu saura traduire en langage humain quelque chose des prodigalités — que nous ignorons encore — de l'amour divin pour sa créature de prédilection. Mais une fois que cet explorateur du monde de la matière et de l'esprit parviendra, au-delà de nombreux et sublimes sommets, devant la cime inaccessible et immaculée de la grâce, il ne trouvera pour la décrire que ces trois mots de saint Pierre, le Prince des apôtres : *Divinae consortes naturae* (II Pierre, 1, 4), « *la grâce nous rend participants de la nature divine* ».

Le mariage chrétien plus merveilleux encore

Si l'amour purement sensible a déjà son émouvante et tendre beauté, au point que le Seigneur se compare lui-même à l'aigle qui « *veille sur son nid et plane au-dessus de ses petits* » (Dt 32, 11), l'amour humain possède, lui, une incomparable noblesse : l'esprit y a sa part, sous l'impulsion du cœur, ce témoin et délicat interprète de l'union du corps et de l'âme, qui met les impressions matérielles de l'un en accord avec les sentiments supérieurs de l'autre. Depuis des siècles, ce charme de l'amour humain a inspiré, dans la littérature, la musique et les arts plastiques, d'admirables œuvres de génie : thème toujours ancien et toujours nouveau sur lequel les âges ont composé, sans l'épuiser jamais, les variations les plus hautes et les plus poétiques.

Mais quelle indicible beauté nouvelle vient enrichir cet amour de deux cœurs humains, lorsque s'unit harmonieusement à son cantique l'hymne de deux âmes vibrantes de vie surnaturelle ! Ici également se réalise l'échange des dons ; et alors, par la tendresse sensible et ses saines joies, par l'affection naturelle et ses élans, par l'union spirituelle et ses délices, les deux êtres qui s'aiment s'identifient dans tout ce qu'ils ont de plus intime, depuis les inébranlables fondements de leurs croyances jusqu'à l'invincible sommet de leurs aspirations. C'est alors un c*onsortium omnis vitae, divini et humani juris communicatio*, « *une entière communauté de vie, une participation aux mêmes droits divins et humains* ».

Telle est l'union du mariage chrétien, modelée, selon la célèbre expression de saint Paul, sur l'union du Christ avec son Eglise (Ep 5, 32). Dans l'une et l'autre, le don de soi est total, exclusif, irrévocable ; dans l'une et l'autre, l'époux est le chef de l'épouse, qui lui est soumise comme au Seigneur (ib., 22-23) ; dans l'une et l'autre, le don mutuel devient principe d'expansion et source de vie.

L'éternel amour de Dieu a suscité du néant le monde et l'humanité ; l'amour de Jésus pour l'Eglise engendre les âmes à la vie surnaturelle ; l'amour de l'époux chrétien pour son épouse a part à ces divines effusions alors que, selon la volonté formelle du Créateur, l'homme et la femme préparent l'habitation d'une âme où vivra le Saint-Esprit avec sa grâce. Ainsi les époux, dans leur mission providentielle, sont les vrais collaborateurs de Dieu et de son Christ ; leurs œuvres elles-mêmes ont quelque chose de divin ; ils peuvent se dire, même ici, *divinae consortes naturae*, — « *participants de la nature divine* ».

Devoirs qu'ils imposent

Faudrait-il donc s'étonner que ces magnifiques prérogatives comportent de graves devoirs ? La noblesse de l'adoption divine oblige les époux chrétiens à bien des renoncements et à bien des actes de courage, afin que la matière ne retienne point l'esprit dans son ascension vers la vérité et la vertu, et que par sa pesanteur elle n'entraîne point les époux dans les abîmes. Mais Dieu ne commande jamais l'impossible ; avec son précepte qui oblige il donne la force de l'accomplir, et si le mariage, qui est un sacrement, impose des devoirs qui peuvent sembler surhumains, il apporte aussi des secours qui se révèlent surnaturels.

Ces secours, Nous avons le ferme espoir que Dieu vous les accordera, chers jeunes époux. Vous les avez demandés dans une ardente prière, alors que vos cœurs au pied de l'autel se donnaient l'un à l'autre pour toujours, et vous venez aujourd'hui, en ce mois de Notre-Dame du Saint-Rosaire, implorer à nouveau l'abondance des grâces célestes, par l'intercession de cette Mère de miséricorde que vous voulez établir Reine de votre foyer. A tous ces gages de bonheur pour votre avenir temporel et éternel, Nous ajoutons de grand cœur la Bénédiction apostolique.

DISCOURS AUX JEUNES EPOUX

La famille et les trois Eglises

– 6 novembre 1940 –

Rappelant aux jeunes époux le souvenir des défunts, le Saint-Père souligna l'esprit de famille qui doit régner entre les membres des trois Eglises : militante, souffrante et triomphante.

C'est en ces premiers jours de novembre, chers jeunes époux, que vous êtes venus demander Notre bénédiction sur votre avenir plein d'espoirs ; c'est au temps où la grande multitude des croyants, fidèle à l'appel de l'Eglise, dirige ses pas, avec ses larmes et ses prières, vers le coin de terre bénite où reposent les témoins du passé. Si le souvenir des chers disparus ravive dans les cœurs la tristesse des séparations, il laisse sans amertume les âmes à qui la foi donne la sérénité. De plus il vous est doux et salutaire, au moment de fonder une famille, de songer à ceux qui vous ont ouvert le chemin de la vie et transmis un patrimoine de vertus chrétiennes. En revoyant les pâles figures des défunts, telles que votre enfance les a contemplées ou telles que se les représente votre piété, vous pourrez vous redire l'un à l'autre, avec confiance, ce que le jeune Tobie disait à son épouse : *Filii quippe sanctorum sumus* ! « *Nous sommes les enfants des saints !* (Tob., viii, 5) »

La fête de la Toussaint

Vous n'ignorez pas que la sainte liturgie unit étroitement la Commémoraison des fidèles trépassés à la solennité de la Toussaint. Cette union met en un singulier relief le dogme consolant de la communion des saints, c'est-à-dire le dogme du lien spirituel intime qui unit avec Dieu et entre elles les âmes en état de grâce. Ces âmes se répartissent en trois groupes : les unes, déjà couronnées au ciel, forment l'Eglise triomphante ; les autres, détenues au purgatoire jusqu'à leur pleine et définitive purification, constituent l'Eglise souffrante ; d'autres enfin cheminent encore sur cette terre et composent l'Eglise militante. La solennité de tous les saints pourrait s'appeler en quelque sorte la *fête des trois Eglises*. L'oraison de ce jour invoque la bonté de Dieu par les mérites de tous les saints : *omnium sanctorum tuorum merita sub una tribuisti celebritate venerari*, « *Dieu, qui nous avez accordé de célébrer dans une même solennité les mérites de tous vos saints* ». Or, il existe des mérites dans les trois Eglises : des mérites glorifiés, dans la triomphante ; des mérites acquis et qui ne peuvent ni augmenter ni se perdre, mais qui attendent encore leur récompense, dans l'Eglise souffrante ; des mérites acquis qu'on peut accroître, mais aussi complètement perdre, dans l'Eglise militante. La fête de la Toussaint est donc comme une grande fête pour toutes les âmes en état de grâce.

Cette considération doit vous toucher tout particulièrement, jeunes époux qui venez de quitter une famille très chère pour en former une nouvelle. Celle-ci sera la continuation de la première, et, s'il plaît à Dieu, Nous l'en supplions avec vous, le commencement d'une longue série d'autres.

Vous pensez peut-être qu'à la Toussaint l'Eglise entend simplement glorifier ensemble tous les saints canonisés. Cette journée serait alors comme une récapitulation annuelle du Martyrologe Romain. En réalité c'est bien cela, mais c'est plus encore. En effet, lorsqu'en 609 ou 610 le pape Boniface IV purifia l'antique Panthéon de Rome, que lui avait cédé l'empereur Phocas, il dédia ce temple à la Bienheureuse Vierge Marie et à tous les Martyrs et institua une fête annuelle en leur honneur. Mais déjà le siècle suivant voyait Grégoire III dédier dans la basilique de Saint-Pierre un oratoire « à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à sa Sainte Mère, aux saints apôtres, à tous les saints martyrs et confesseurs, aux justes parfaits qui reposent dans la terre ». Enfin Grégoire IV étendit la célébration de la fête de tous les Saints à l'Eglise universelle.

Les Saints, nos modèles

Tous les saints : qu'est-ce à dire ? Communément on entend par là avant tout les héros du christianisme, ceux qu'une dernière et solennelle sentence du magistère infaillible déclare membres de

l'Eglise triomphante et dont le culte est prescrit dans l'Eglise militante universelle. Vous ne manquerez certainement pas de trouver parmi eux des modèles et des patrons spéciaux. Toute famille chrétienne tourne d'instinct, pour ainsi dire, son regard vers la Sainte Famille de Nazareth et s'attribue un titre particulier à la protection de Jésus, Marie et Joseph. Mais, après eux, nombre d'hommes et de femmes se sont sanctifiés dans la vie familiale, tels les saints époux Chrysanthe et Darie, martyrs sous l'empereur Numérien. Il y a au ciel des pères de famille admirables, comme saint Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, qui éduqua pieusement ses quatorze enfants ; des mères héroïques, comme la Romaine sainte Félicité, qui, selon les Actes de son martyre, vit de ses propres yeux ses sept fils succomber dans d'atroces tourments, sous le règne de l'empereur Antonin, et qui finit par avoir la tête tranchée. Cette mère courageuse entre toutes, raconte saint Pierre Chrysologue, allait et venait parmi les cadavres transpercés de ses fils, plus joyeuse que si elle s'était trouvée parmi les chers berceaux où ils avaient dormi bébés : c'est qu'elle voyait, des yeux intérieurs de la foi, autant de palmes que de blessures, autant de récompenses que de tourments, autant de couronnes que de victimes .

Au cours de l'année, chacun des saints a son jour de fête ; on peut donc penser qu'à la fête de la Toussaint l'Eglise ne se borne pas à les évoquer sommairement.

Remarque qui vaut surtout pour les saints de l'Eglise triomphante. Qu'il y ait au ciel, outre les grands vainqueurs, éclatants de la lumière de la canonisation ou de la béatification, des multitudes d'âmes inconnues sur terre, mais gratifiées de la vision béatifique de Dieu, et que leur nombre dépasse tout calcul humain, saint Jean, qui avait vu leur gloire, en rend témoignage dans l'Apocalypse : « *Après cela, je vis une foule immense que personne ne pouvait compter ; ils se tenaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, et des palmes à la main.* » Et ces élus sans nom distinct étaient « *de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue* » (Ap 7, 9).

Les saints de notre famille

Là se retrouve l'idée de famille : nous sommes enfants des saints ! Dans cette glorieuse phalange, n'avez-vous peut-être pas des ancêtres, peut-être même des proches parents ? Portez en ces jours-ci les yeux vers le ciel, élevez-y votre âme et vous y pourrez voir en esprit, à jamais bienheureux, beaucoup de ceux que vous avez aimés, beaucoup de ceux surtout qui, au cours d'une longue suite de générations, ont établi dans leurs descendants cette foi que vous allez transmettre à d'autres. Quelle force pour vous, et quelle consolation de penser que, après avoir quitté cette terre, ils ne vous ont point oubliés ; qu'il vous aiment toujours avec la même tendresse, mais avec une incomparable clairvoyance de vos besoins et un pouvoir supérieur d'y subvenir ; et que du haut du ciel descendra sur chaque nouveau berceau de leur postérité, en invisibles rayons de grâce, leur sourire de bénédiction.

Il est vrai, bien vrai, que vous ne sauriez avoir aucune certitude de leur glorification définitive ; il faut être si pur pour être admis à contempler à jamais et sans voile ce Dieu qui trouve des imperfections jusque dans les anges ! (Jb 4,18). L'aïeul vénéré dont la vie nous apparut si digne, si riche de mérites, cette bonne grand-mère dont les jours de labeur s'achevèrent en une mort si pieuse et si douce, se peut-il qu'eux non plus ne soient pas encore au ciel ?

Vous pouvez du moins, sans vaine présomption, forts d'une ferme confiance dans les promesses que Dieu a faites à la foi et aux œuvres d'une vie vraiment chrétienne, vous pouvez les chercher au lieu de la suprême purification : le purgatoire. Vous éprouverez alors une sereine joie à la pensée que ces êtres bien-aimés sont désormais assurés de leur salut éternel et préservés du péché et des occasions de péché, de toutes les angoisses, infirmités et misères d'ici-bas. A la vue des peines qui les purifient de leurs dernières taches, votre pieuse affection vous engagera à prêter l'oreille à leurs voix bien chères, qui demandent vos suffrages, comme Job implorait, dans l'abîme de ses douleurs, la compassion de ses amis (cf. Job, Jb 19,21).

Vous comprendrez alors pourquoi la sainte liturgie, qui prolonge durant une octave la joie de la fête de tous les saints, continue sa prière pour l'Eglise souffrante durant tout le mois de novembre, spécialement dédié à ces pieux suffrages. Si vous invoquez donc la protection des saints qui sont au ciel, vous ne manquerez pas de secourir, par la prière, par les aumônes et surtout par le Saint Sacrifice de la messe, vos

chers défunts qui se trouvent encore au purgatoire. Selon une pieuse croyance, ils intercéderont pour vous et, admis bientôt à la source de toute grâce, ils en répandront les flots bienfaisants sur toute leur descendance.

Les saints de l'Eglise militante

Que dire maintenant des saints de la troisième Eglise, c'est-à-dire des saints qui combattent encore sur cette terre ? Reconnaissez, chers fils et filles, qu'il en existe, et que vous pouvez, si vous le voulez, vous mettre de leur nombre. Au sens étymologique et plus large du mot, la sainteté désigne l'état d'une personne ou d'une chose réputée inviolable ou sacrée. C'est ainsi que Cicéron parlait de *matronarum sanctitas*, de la sainteté de ces épouses et mères universellement respectées qu'étaient les matrones romaines. Dans un sens plus élevé, le Seigneur disait aux Juifs de l'Ancien Testament : « *Soyez saints, parce que je suis saint* » (Lv 19,2). Et joignant à ce précepte le secours nécessaire pour l'accomplir, il ajoutait : « *C'est moi, votre Seigneur, qui vous sanctifie* (Lv 20,7-8). » Dans le Nouveau Testament, être saint c'est être consacré à Dieu par le baptême et conserver l'état de grâce, cette vie surnaturelle tout intime qui, aux yeux du Seigneur et des Anges, sépare les hommes en deux groupes profondément distincts, privés les uns de la grâce sanctifiante, les autres élevés jusqu'à cette mystérieuse et réelle participation de la vie divine. C'est pourquoi nombre de passages du Nouveau Testament désignent les premiers chrétiens du nom de saints. Saint Paul, par exemple, s'accuse d'avoir, avant sa conversion, jeté en prison beaucoup de saints (Ac 26, 10). Le même apôtre écrivait aux fidèles d'Ephèse : « *Vous êtes concitoyens des saints et membres de la famille de Dieu* (Ep 2, 19) », et il priait les chrétiens de Rome de subvenir aux nécessités des saints (Rm 12, 13).

Ces saints de la terre ont, eux aussi, leurs mérites, des mérites qui peuvent secourir les autres hommes et les âmes de l'Eglise souffrante. Mais l'Eglise, notre mère, sait fort bien que les mérites des vivants sont précaires. Elle sait fort bien que, si certains de ses enfants de la terre sont pour leurs frères de puissants intercesseurs, ils ont, eux aussi, comme tous ceux qui militent ici-bas, un continuel besoin d'intercession. Aussi donne-t-elle à l'oraison de la Toussaint la conclusion suivante : « *Accordez-nous, Seigneur, grâce à de si nombreux intercesseurs, l'abondance tant désirée de vos miséricordes*. »

« Nous sommes enfants des saints ! » Chers fils et filles, il faut bien vous persuader que votre jeune famille pourra et devra être une famille sainte, c'est-à-dire inviolablement unie à Dieu par la grâce. Inviolablement : le sacrement lui-même, qui exige l'indissolubilité du lien conjugal, vous communique une force surnaturelle qui, si vous le voulez, tiendra en échec les tentations et les séductions ; ainsi les perfides insinuations du dégoût de la vie quotidienne et de la fatigue habituelle, du besoin de nouveauté et de changement, la soif des expériences dangereuses, les attraits du fruit défendu n'auront sur vous aucune prise, car vous saurez conserver cet état de grâce par la vigilance, la lutte, la pénitence et la prière. Unis à Dieu, vous serez saints et vos enfants le seront après vous, parce que, lavés dès le baptême dans le sang rédempteur du Christ, vous avez consacré ou sans doute vous allez consacrer votre foyer domestique à son divin Cœur, dont l'image veillera sur vos jours et sur vos nuits.

TABLE DES MATIÈRES

Discours aux Jeunes Epoux et à des Religieuses Educatrices
Au pied du berceau du divin roi – 3 janvier 1940 –....3
Discours aux Jeunes Epoux
Épiphanie et Mariage : les trois offrandes des Mages symbolisent les biens du mariage – 10 janvier 1940 –....4
Discours aux Jeunes Epoux
Chaire de Saint Pierre – 17 janvier 1940 – 6
Discours aux Jeunes Epoux
Précieuses leçons de la conversion de saint Paul – 24 janvier 1940 – 8
Discours aux Jeunes Epoux et aux Filles de Marie de la Paroisse de Santa Maria in Aquiro
L'éducation que reçut don Bosco – 31 janvier 1940 – 11
Discours aux Jeunes Epoux
Votre vie personnelle et familiale peut devenir une prière incessante – 27 mars 1940 – 13
Discours aux Jeunes Epoux
L'harmonie de trois notes accorde l'âme avec Dieu lui-même : la foi, l'espérance, la charité – 3 avril 1940 – 16
Discours aux Jeunes Epoux et à un Pelerinage de Pèrouse
L'admirable exemple de Saint Joseph – 10 avril 1940....18
Discours aux Jeunes Epoux et aux Petits Chanteurs à la Croix de Bois
L'archange saint Michel – 8 mai 1940 – 20
Discours aux Jeunes Epoux
Les audiences quotidiennes de Dieu – 17 avril 1940 – 22
Discours aux Jeunes Epoux
Le Sacré-Cœur doit régner dans la famille – 5 juin 1940 –....24
Discours aux Jeunes Epoux
Le Sacré-Cœur veut des familles – 19 juin 1940 –....26
Discours aux Jeunes Epoux
La consécration au Sacré-Cœur établira la paix – 26 juin 1940 – 28
Discours aux Jeunes Epoux
Le prix infini du Sang de Jésus – 3 juillet 1940 – 30
Discours aux Jeunes Epoux
Le Très Précieux Sang et le pardon – 10 juillet 1940 – 33
Discours aux Jeunes Epoux
Le soucis des plus faibles d'après saints Camille de Lellis, Vincent de Paul et Jérôme Emilie – 17 juillet 1940 – 35
Discours aux Jeunes Epoux
L'exemple de saint Jacques le Majeur – 24 juillet 1940 –....37
Discours aux Jeunes Epoux
La lecture – 31 juillet 1940 –....39
Discours aux Jeunes Epoux
Les mauvaises lectures – 7 août 1940 –....42
Discours pour l'inauguration de la Nouvelle Année Judiciaire de la Sacree Rote Romaine
– 1er octobre 1940 – 45
Discours aux Jeunes Epoux
La rosaire et la Famille – 16 octobre 1940 –....47
Discours aux Jeunes Epoux
Merveille surnaturelle de l'amour humain et du mariage chrétien – 23 octobre 1940 –....50
Discours aux Jeunes Epoux
La famille et les trois Eglises – 6 novembre 1940 – 52

Édition numérique par Salettensis
disponible sur http://www.scribd.com/doc/52573304/pie-xii-enseignement-sur-le-mariage-1940
D'après la mise en ligne par http://www.clerus.org/

1939 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hi.htm
1940 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hw.htm
1941 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hx.htm
1942 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hy.htm
1943 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/hz.htm
1944 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h0.htm
1945 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h1.htm
1946 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h2.htm
1947 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h3.htm
1948 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h4.htm
1949 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/h5.htm
1950 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/id.htm
1951 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ie.htm
1952 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/if.htm
1953 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ig.htm
1954 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ih.htm
1955 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ii.htm
1956 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/ij.htm
1957 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/il.htm
1958 http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/im.htm